

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

TÉLÉGRAPHIE A VOL D'OISEAU

N'ALLEZ pas croire, mesdemoiselles, qu'il s'agit d'un nouveau système de télégraphie, à l'aide de pigeons voyageurs ou d'oies sauvages. Nous ne marchons pas à reculons.

Si j'intitule ainsi ma causerie, c'est qu'avant de vous entretenir de la merveille de notre époque, qui annihile la distance pour la pensée, nous allons jeter ensemble un coup d'œil sur son origine; sur les diverses tentatives des peuples pour parvenir à la solution de ce grand problème : supprimer l'espace.

La voix traductrice naturelle de la pensée a été le premier élément de sa transmission à distance.

Diodore nous apprend que des sentinelles, échelonnées entre les principales villes de la Perse, se transmettaient, par la voix, les nouvelles & les ordres du roi; de même qu'aujourd'hui, nos soldats dans nos places de guerre, se transmettent le *Sentinelle, prenez garde à vous!* qui fait frissonner le jeune conscrit.

Pendant l'expédition des Perses dans la Grèce, les nouvelles, par ce moyen, parvenaient d'Athènes à Suse en quarante-huit heures.

Les Gaulois usaient du même moyen : c'est ainsi que la nouvelle de la prise d'Orléans par les Carnutes, qui avait eu lieu au soleil levant, fut connue en Auvergne, nous dit César, avant neuf heures du soir.

Ce mode de colportage des nouvelles n'est-il pas parvenu jusqu'à nous? Je le crois fort en usage encore dans certaines localités, & il est une fable

du bon La Fontaine qui sera longtemps vraie. J'en ai vérifié l'exactitude tout récemment.

C'était dans une petite ville du centre, encore privée de chemin de fer; devant un indigène que je soupçonnais être une sentinelle vigilante de propagation, je dis en affectant le mystère :

« Un ambassadeur chinois, voyageant inognito, passe dans une heure par le courrier. »

La balle avait été saisie au bond. — Une demi-heure après, c'était toute la cour du Céleste Empire qui devait passer.

Deux cents curieux formaient la haie sur le passage de la diligence, dans le coupé de laquelle un bon bourgeois ébahi ne comprenait rien à l'ovation que lui faisait cette foule naïve.

Mais revenons à nos moutons.

Les premiers signaux employés nous rappellent les colonnes de feu ou de fumée qui guidaient les Hébreux dans le désert. C'est en effet le même moyen qui fut tout d'abord appliqué à la transmission des messages, & c'est en Asie qu'on retrouve les traces les plus anciennes de ces sortes de correspondance dont l'usage pénétra de là en Europe.

Eschyle, dans sa tragédie d'Agamemnon, nous révèle l'existence d'une ligne de postes à signaux de feu, établie du mont Ida à Argos, par Lemnos, afin d'annoncer immédiatement à Clytemnestre la bienheureuse nouvelle de la prise de Troie.

Un esclave, sur la tour du palais, est chargé de guetter les signaux; il s'acquitte vainement de cette pénible tâche pendant dix ans... enfin, les fanaux ont lui. La patience est une belle vertu!

Un siècle plus tard, Aristophane, l'illustre poète comique Grec, nous parle également du feu de Lemnos, dans *Lysistrata*.

La flamme, simple signal convenu à l'avance, ne pouvait annoncer qu'un événement attendu; aussi, tous les peuples songeaient-ils simultanément à découvrir un système moins imparfait.

En Asie, naquit l'idée d'utiliser la variété des couleurs. Les Chinois paraissent avoir été les premiers à faire usage de signaux de ce genre.

De l'Asie, ce nouveau mode se répandit en Europe, où il fut inauguré par les Grecs.

Les voiles blanches et noires de Thésée sont les jalons les plus reculés que nous trouvions dans l'histoire.

Tamerlan, dans ses guerres, déployait des pavillons parlementaires blancs, rouges & noirs pour faire ses sommations.

Le blanc, plus pur souvent que les intentions du célèbre conquérant, signifiait :

Rendez-vous ! Tamerlan usera de clémence.

Le rouge : *Le commandant sera tué.*

Le noir semait la terreur, il était le sinistre avertissement que *tout serait détruit.*

Enée, contemporain d'Alexandre, multiplia le nombre des communications, en imaginant une espèce de flotteur qui offrait le précieux avantage de transmettre des phrases, mais des phrases écrites à l'avance & relatives à des événements prévus.

Enfin, on songea à employer l'alphabet, en indiquant les lettres par une combinaison de fanaux. On put dès lors former des mots & échanger toute espèce de message.

La télégraphie prit rapidement de l'extension chez les Grecs.

Les Romains restèrent en arrière; mais, reconnaissant cependant l'utilité des prompts communications, ils élevèrent sur de nombreux points de l'Empire des tours à signaux dont le temps nous a laissé des vestiges.

C'est à très-grands traits, vous le voyez, que je viens de tracer l'esquisse historique de la télégraphie à travers l'antiquité.

Malgré les immenses lacunes inévitables lorsqu'on franchit les siècles à *vol d'oiseau*, comme nous venons de le faire, ce léger aperçu suffit cependant à nous démontrer deux choses :

La première, que la transmission rapide de la pensée à de grandes distances est un besoin universel qui s'est manifesté dès les premiers âges du monde.

La seconde, l'impuissance de l'homme sans le secours de la science.

Ce mot science qui tombe sous ma plume va me servir de transition pour relater ici un incident assez singulier.

Nul ne possède la science infuse, votre humble serviteur moins que tout autre.

J'ai donc dû, pour écrire cette causerie, aller puiser dans les trésors de la pensée. Comme je

consultais quelques documents à la bibliothèque impériale, le petit dialogue suivant, qui avait lieu entre un des conservateurs & un particulier parvenait à mes oreilles :

— Voulez-vous me faire donner un gros livre, s'il vous plaît ?

— Demandez un bulletin et indiquez le titre.

— Je ne tiens pas au titre pourvu que le livre soit gros.

— Mais enfin, monsieur, pour quel genre de travail demandez-vous ce livre ?

— *C'est pour m'asseoir dessus !*

Sur ce, je me retourne, pour voir ce monsieur, qui ne tenait point à l'auteur, mais à la hauteur.

Qu'aperçois-je?... Une énigme : sur un corps d'enfant une tête vieillotte, des sourcils *noircis* sous une *perruque* châtain, & pour yeux de *petites* boutonnères neuves. Ce personnage avait-il vingt-cinq ans ? en avait-il quarante?...

C'est en cherchant à résoudre ce problème que, par un bizarre enchaînement d'idées, je pense au *moyen âge*, dont j'allais oublier de vous parler.

Du fond d'un monastère, un moine nommé Trithème lança au milieu des ténèbres une étincelle de progrès, elle s'éteignit en tombant. Ce religieux proposait un système de télégraphie par le feu, à l'aide duquel on pouvait échanger toute espèce de nouvelles.

Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, même pauvrement de moyens, même insuffisance de résultats.

La France devait être le berceau de la vraie télégraphie, de la télégraphie pratique répondant aux inspirations & aux besoins d'une nation civilisée.

Amontons, un académicien français, combinant l'expérience acquise avec les nouveaux moyens que la science mettait à sa disposition, imagina d'appliquer les instruments d'optique aux communications à distance.

Voici en quels termes s'exprime Fontenelle sur cette idée, en faisant l'éloge du savant qui l'a conçue :

« Peut-être, dit-il, ne prendra-t-on que pour un jeu d'esprit, mais du moins très-ingénieux, un moyen qu'il inventa, de faire savoir tout ce qu'on voudrait à une très-grande distance, par exemple de Paris à Rouen, en très-peu de temps, comme en trois ou quatre heures, & même sans que la nouvelle fût sue dans tout l'espace d'entre deux. Cette proposition, si paradoxale & si chimérique en apparence, fut exécutée dans une petite étendue de pays, une fois, en présence de Monseigneur, une autre, en présence de Madame. Le secret consistait à disposer, dans plusieurs postes successifs des gens qui, par des lunettes de longue vue, ayant aperçu certains signaux du poste précédent, les transmettaient au suivant, & toujours ainsi de suite; & ces différents signaux étaient autant de lettres d'un alphabet dont on n'aurait le chiffre qu'à

Paris & à Rouen. La plus grande portée des lunettes faisait la distance des postes, dont le nombre des signaux devait être le moindre possible; & comme le second poste faisait les signaux au troisième à mesure qu'il les voyait faire au premier, le nombre se trouvait porté de Paris à Rouen presque en si peu de temps qu'il en fallait pour faire les signaux à Paris. »

Toute la théorie de la télégraphie aérienne était là, dans cette idée aussi praticable qu'ingénieuse, on l'a vu par la suite; pourquoi devait-elle rester un siècle dans l'oubli?

Enfin, en 1790, Claude Chappe, né à Brulon en 1765, conçut également l'idée des communications à distance. Avait-il connaissance des travaux d'Amontons & des essais tentés jusque-là? Un de ses frères affirme que non; il ajoute que les premières expériences de Claude Chappe coûtèrent beaucoup à la famille; toutefois, elles furent couronnées de succès. Il perfectionna rapidement sa découverte, créa une combinaison de signaux formant un langage complet, dont son instrument devait être un prompt & fidèle interprète, & il présenta son œuvre à la Convention, qui lui alloua une somme de 6,000 francs, destinée à l'essai de ce système télégraphique.

Mais, avant d'en arriver à ce résultat, que d'écarts, que de tentatives, que de démarches & de déceptions avaient tour à tour versé l'espoir & le découragement dans l'âme du pauvre inventeur!

Vers la fin de 1791, après bien des difficultés, il était parvenu à obtenir l'autorisation d'ériger un de ses appareils sur le petit pavillon gauche de la barrière de l'Etoile, où, secondé de deux de ses frères, il se livrait à des expériences.

Une nuit, plusieurs hommes masqués envahirent le pavillon & enlevèrent le télégraphe. Cette mystérieuse disparition n'a jamais été bien expliquée.

Un peu plus tard, l'abbé Chappe obtint la permission d'établir une de ses machines dans le parc Saint-Fargeau, & recommença ses études avec

une nouvelle ardeur, toujours en collaboration de ses frères. Qu'arriva-il?

Un beau matin, au moment où ils entraient dans le parc, ils virent accourir le jardinier tout épouvanté qui leur criait de s'enfuir. Le peuple, très-ombrageux à cette époque, s'était inquiété du jeu perpétué de ces signaux; il avait vu là quelques machinations suspectes, & soupçonnait une correspondance secrète avec le roi & les autres prisonniers du Temple.

On avait mis le feu à la machine, & peu s'en fallut que les malheureux inventeurs ne passassent aussi par les flammes.

Enfin, le 30 novembre 1794, la télégraphie aérienne fut inaugurée en France & le fut par l'annonce d'une victoire : La prise de Condé sur les Autrichiens.

Les travaux de Chappe, leurs résultats immenses pour l'époque, produisirent dans toute l'Europe une vive sensation; tous les peuples étrangers s'empressèrent d'adopter ou d'imiter ce système de communication qui était en effet le plus complet, le plus parfait qu'on ait imaginé.

Cependant, il restait à combler une lacune considérable : l'impossibilité des correspondances nocturnes.

A peine le crépuscule était-il tombé que le télégraphe était frappé d'impuissance.

Se fût-il agi du salut de Paris, du salut de la France entière, vainement la tour du ministère eût agité ses grands bras dans l'espace, sa pantomime n'eût même point été répétée par sa sœur de Saint-Sulpice, qui nous montrait encore, il y a quelques années, les derniers vestiges de la télégraphie aérienne.

Les frères Chappe se préoccupaient sérieusement de ce vice capital, mais tandis qu'ils faisaient de constants efforts pour accomplir ce progrès, la science, dans le silence du cabinet, donnait naissance à une télégraphie nouvelle qui ne devait plus connaître d'obstacle. VICTOR BASTON.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

PAR LUDOLPHE-LE-CHARTREUX

Traduction nouvelle du latin

(4^e Édition.)

Le livre dont nous voulons parler à nos lectrices n'est pas nouveau, & tant mieux! puisque c'est

un livre de piété : il porte avec lui la sanction des âges de foi qui l'ont aimé, qui l'ont goûté, la sanction des Saints qui l'ont apprécié, qui y ont puisé lumière & force, & qui l'ont étayé de toute leur autorité. L'auteur de ce livre, Ludolphe, de l'Ordre des Chartreux, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle; il était né en Saxe, il a beaucoup écrit; mais, de ses nombreux ouvrages, deux seulement ont survécu : un *Commentaire sur les Psaumes*

& la *Vie de Jésus-Christ*, qui fut, dès son apparition, fort recherchée par les gens pieux. L'imprimerie la reproduisit en 1474; cinq éditions étaient écoulées avant la fin du siècle, & on la traduisit presque aussitôt en langue française.

Saint François de Sales, qui en faisait sa lecture, la recommandait à madame de Chantal; le P. de Ligny, le comte de Stolberg, qui ont écrit également la vie du Sauveur, s'en sont inspirés, & aucun d'eux, il faut l'avouer, n'a égalé le charme pénétrant du vieil auteur Saxon, du solitaire qui, dans sa retraite, semble avoir connu Jésus-Christ, tant il le dépeint d'une manière vivante & touchante. La divine personne du Rédempteur apparaît dans ce livre simple & affectueux : c'est Jésus sous les charmes naïfs de l'enfance à Bethléem; c'est Jésus, le laborieux ouvrier de Nazareth; c'est Jésus évangélisant les pauvres, parlant à l'orgueil inquiet des docteurs d'Israël, réhabilitant la pécheresse, accueillant les enfants; c'est Jésus souffrant & aimant les siens jusqu'à la fin; c'est Jésus ressuscité, & si consolant & si fidèle pour les faibles apôtres ! rarement, la personne & les paroles de notre Sauveur furent mieux mises en lumière & rendues plus accessibles à tous. La douceur du langage prête un grand charme à ce livre; il se lit facilement, avec plaisir; il est pour tous les âges; car on l'a dégagé des questions abstraites; il éclaire, il nourrit, il console, & il faut avoir vécu dans l'intimité de Ludolphe-le-Chartreux, l'avoir pratiqué à toute heure & dans toutes les circonstances de la vie, pour en apprécier la juste valeur.

Nous voudrions voir cet excellent ouvrage entre les mains de toutes nos lectrices, car nous avons la conviction qu'elles le liraient avec fruit, & qu'il serait un ami pour toute leur vie (1).

RÉCITS DE M. JEAN-ANTOINE

PAR M^{me} MARIE-FÉLICIE TESTAS.

Ce sont des contes d'enfants, écrits avec infiniment d'esprit & de cœur par une personne qui aime & connaît les enfants; elle a le talent très-rare de leur faire goûter la raison & la morale, & de les leur présenter d'une façon tout aimable dans de petits drames à leur portée, dont les héros sont des enfants comme eux. Destinés particulièrement aux élèves des asiles, les récits de M. Antoine feront cependant un bien & un plaisir réels à toutes les classes de petits lecteurs; ce livre simple, sain, amusant, est de ceux qu'une mère

peut livrer à ses enfants sans aucune arrière-pensée; l'auteur n'a pas cherché l'intérêt pour ses contes dans un monde imaginaire, pas plus qu'elle n'a puisé sa morale dans les aspirations plus ou moins pures du cœur humain. Tout est religieux & simple dans ce livre, & c'est surtout à ce titre que nous le recommandons aux mères de famille qui veulent bien nous lire (1).

LES OISEAUX CHANTEURS

IMITÉ DE L'ALLEMAND (2).

Au moment du renouveau, quand, dans les buissons d'aubépine, dans les lilas en fleurs, dans les forêts qui commencent à verdier, l'oiseau, fauvette ou rossignol, grive ou loriot, fait entendre ces cadences, ces gazouillements, ces chants variés, qui donnent à la nature du printemps un charme incomparable, il est bon de faire connaître un livre où les bardes de l'air & des buissons sont décrits avec amour. Cet ouvrage, édité avec un luxe de bon goût, est imité de l'allemand, des frères Müller, qui ont étudié l'oiseau chanteur en naturalistes, & l'ont célébré en poètes. Après quelques considérations fort intéressantes sur l'organisation & la structure de l'oiseau, le livre commence, à tout seigneur tout honneur, par le rossignol, ce type accompli de l'artiste chanteur, qui réunit au même degré l'agilité, la vigueur & l'expression. « Il prélude souvent par une note d'appel, plusieurs fois répétée, d'un ton analogue à celui des sons harmoniques du violon, mais plus suave encore & plus pénétrant. Parfois aussi, il fait intervenir, au milieu d'un passage éclatant, une série de gloussements rapides *mezza-voce*, semblables au murmure d'une source. Certains passages, attaqués dans les notes basses avec une énergie voisine de la dureté, font vivement ressortir la douceur des notes flûtées, qui se détachent çà & là comme des reflets. Il exécute avec une rapidité vertigineuse les répétitions en *staccato*, les trilles, les battements, les octaves... La nuit & à l'aube du jour, le chant du rossignol est généralement plus rythmé, moins surchargé de fioritures, & c'est alors qu'il produit l'effet le plus sympathique. »

La grive chantante, trop souvent sacrifiée à nos plaisirs de gourmets, occupe un chapitre plein d'intérêt, ainsi que le loriot, dont la voix toute cham-

(1) Chez Blériot, 55, quai des Augustins, Paris. Un joli volume, prix : 2 fr.

(2) Très-beau volume sur papier teinté avec gravures. Chez Rothschild, éditeur, 42, rue Saint-André-des-Arts, Paris. Prix : 5 fr.

(1) Deux jolis volumes in-12, prix : 5 fr. Chez Ernest Thorin, 7, rue de Médicis, Paris. Relié en toile anglaise, 2 fr. en plus.

pêtre, produit cependant son effet dans le concert des chants & des bois. L'alouette, dans ses genres divers, est traitée avec partialité; elle le mérite bien, cette matinale chanteuse, que les Gaulois avaient prise pour emblème. « Le chant de cet humble oiseau est un des grands charmes de nos campagnes, les organisations les plus prosaïques en sont instinctivement émues. Récréation permanente du laboureur, sa mélodie ne ravit pas moins l'habitant des villes qui s'échappe pour venir respirer un peu d'air pur. A toute heure du jour, dans les vallées comme sur les montagnes, on est délicieusement bercé par cette symphonie des alouettes, dont les accents croisés montent à la fois des sillons, descendent du haut des airs & semblent les ondes sonores d'un orgue immense... Vaillant éclaireur du printemps, plus hâtif que la primevère, ce petit oiseau se fait déjà entendre en février, avant la fonte des dernières neiges, dans les bruyères qui couvrent les cimes du Hartz, du Taurus, les pentes inférieures de la Suisse & du Bugey. Dès cette époque, il chante non-seulement le jour, mais bien avant dans la

nuit; c'est alors surtout que sa voix, assez semblable à celle du rossignol, produit l'impression la plus pénétrante... »

Les fauvettes ont leur chapitre, où leurs mœurs sont peintes avec charme, & le rouge-gorge a bien inspiré son historien.

Le roitelet, ce petit oiseau d'hiver, qui chante quand la nature entière se tait, fournit des révélations curieuses; le pinson & le chardonneret ne sont pas oubliés, & chacun de ces chapitres, écrits avec une verve poétique remarquable, attache le lecteur & lui fait dire ce que l'auteur ne dit pas : Que Dieu est bon & grand dans ses œuvres, & comme il se révèle dans la plus frêle de ses créatures ! »

Ce beau volume, véritable spécimen de l'art typographique, serait un joli ornement pour la table d'un salon à la campagne; après avoir joui des concerts aériens, on ne sera pas fâché de faire connaissance avec les invisibles artistes qui ont charmé nos oreilles & réjoui nos cœurs.

M. B.

LE CHATEAU DE CHAMBORD ⁽¹⁾

EN 1819, le château de Chambord, ce merveilleux palais des rois de France, fondé par François I^{er}, continué & embelli par Henri II, augmenté par Charles IX et Henri III, complété & terminé par Louis XIV, appartenait à la princesse de Wagram, veuve du maréchal Berthier, à qui Napoléon l'avait donné en apanage, par décret du 29 décembre 1809, à la charge expresse d'employer pendant cinq ans tous les revenus de cette immense dotation à restaurer le château, à le meubler, & suivant les termes du décret, « à lui rendre son ancienne splendeur. » Mais Berthier était mort sans avoir eu le temps de remplir aucune des conditions qui lui étaient imposées par le donateur, & le château de Chambord, qu'on laissait tomber en ruines, avait été loué, avec toutes ses dépendances, moyennant une misérable somme de 4,000 francs, à un colonel anglais nommé Thornton, tandis que la princesse de

Wagram sollicitait du roi Louis XVIII l'autorisation de vendre au profit de son fils le magnifique apanage qu'elle tenait de la munificence impériale!

A cette époque, un homme de cœur & d'esprit, auteur dramatique, littérateur instruit & journaliste distingué, J. T. Merle, qui est mort depuis peu d'années & que ses contemporains de la presse n'ont pas oublié, allait souvent chasser & pêcher sur le domaine de Chambord, avec un permis que le riche locataire de ce domaine lui avait gracieusement accordé. Merle n'était cependant pas un chasseur infatigable, encore moins un pêcheur fanatique; souvent il ne troublait même pas le poisson de la rivière & des étangs; il négligeait aussi le gibier qui foisonnait dans le parc, & consacrait de longues heures à parcourir, à examiner les innombrables salles du château, absolument vides & démeublées, mais pleines de souvenirs historiques qu'il aimait à évoquer. Il ne se lassait pas d'admirer les élégantes & délicates sculptures qui, à l'extérieur comme à l'intérieur, couvrent toutes les surfaces de la pierre vive; il déchiffrait, il interprétait les

(1) Voir la gravure qui accompagne ce numéro.

devises & lesemblèmes représentés dans ces sculptures; il recherchait soigneusement les derniers vestiges des peintures murales qui avaient décoré les plafonds, les voûtes & les lambris; bien plus, sous le prestige de son imagination de poète, il reconstituait par la pensée cette splendide demeure royale, le Chambord de François I^{er} & de Henri II, le Chambord de Louis XIII & de Louis XIV.

Il était aidé, il est vrai, dans ces évocations, par des témoins, encore vivants, d'une époque disparue, qu'il aimait aussi à faire repasser sous ses yeux, par un vieux valet de chambre du maréchal de Saxe, par plusieurs gardes-chasse qui avaient servi sous les ordres du marquis de Polignac, gouverneur de Chambord. Ces gardes-chasse qu'il rencontrait dans les bois, le fusil sur l'épaule, le père Michou, le père Desfins, le père Falot, étaient presque octogénaires, & le père Moret, qui avait fait partie de la maison du maréchal en 1750, peu de mois avant sa mort, touchait à sa quatre-vingt-dixième année. Mais tous ces bons vieillards, malgré leur âge avancé, conservaient une mémoire qui leur venait du cœur; ils se plaisaient à parler de leurs anciens maîtres, ils racontaient volontiers ce qu'ils savaient, non-seulement ce qu'ils avaient vu, mais encore ce qu'ils avaient appris de leurs ancêtres. C'était l'histoire vivante de Chambord, que Merle retrouvait fidèlement gravée dans les souvenirs de ces braves gens, depuis leur enfance; ils n'avaient jamais perdu de vue la grande fleur de lys en fer doré, qu'on voit s'élever au-dessus de la tour centrale du château, & que l'orage révolutionnaire de 93 n'a pu ébranler ni renverser.

« Monsieur, disait Desfins qui avait la malice & la bonhomie du paysan blaisois, il était écrit que nos princes reviendraient de l'émigration, & que les Bourbons remonteraient sur leur trône, car notre fleur de lys de Chambord était restée debout. Imaginez que les sans-culottes des clubs de Blois & d'Orléans ont fait rage pour détruire cette belle fleur de lys. Lorsque Paris eut fait sa vilaine révolution, remplacé l'argent trébuchant par des assignats, saccagé le château des Tuileries & emprisonné notre bon roi Louis XVI & notre bonne reine Marie-Antoinette, que les buveurs de sang devaient bientôt mettre à mort comme deux martyrs (c'était, si ma mémoire n'est pas en défaut, au mois d'août 1793), notre digne seigneur le marquis de Polignac était toujours gouverneur de Chambord. Vous n'avez pas connu le marquis de Polignac? Oh! vous êtes trop jeune pour cela. C'était le meilleur, le plus juste, le plus humain, le plus libéral des seigneurs. Nous avions de sa part l'ordre de ne pas chagriner les pauvres fermiers, qui cherchaient à défendre leurs récoltes contre les dégâts du gibier & qui tuaient çà & là quelques lapins, quelques lièvres & même quelques chevreuils : « Si c'est par besoin qu'ils braconnent, nous disait M. le marquis, fermez les yeux, laissez leur cette ressource : la chasse du roi n'en sera pas moins abondante; si ce sont des cultivateurs qui

tuent des lapins dans leurs champs, tant mieux; il n'y en a que trop qui mangent les récoltes. Je suis bien aise que les paysans mangent du lapin en buvant à la santé du roi. » Aussi, je vous donne à penser comme M. le marquis était aimé dans le pays. Tout le monde se serait fait tuer pour lui, & de grand cœur. C'est alors qu'il fut avisé par le gouvernement des Jacobins, que le château de Chambord n'appartiendrait plus au roi, mais à la Nation. Il fit donc ses préparatifs de départ, & l'on sut que, dans le club révolutionnaire qui s'était établi à Blois, il avait été question de mettre le feu à Chambord. A cette nouvelle, chacun s'arma & nous allâmes, au nombre de deux à trois cents hommes, tenir garnison dans le château. Monsieur le marquis de Polignac, en costume de voyage, se disposait à monter à cheval, pour nous quitter. Il quittait aussi la France; c'était un ordre qu'il avait reçu du roi. Nous criâmes à tue-tête. « Vive monsieur le marquis de Polignac! » Il nous répondit : « Merci, mes amis! » D'aucuns d'entre nous s'efforçaient de le retenir & lui disaient : « Restez avec nous, monseigneur; vous serez gouverneur de Chambord au nom de la Nation, & nous vous ferons une garde d'honneur, qui ne vous coûtera rien. — Il faut que j'aille rejoindre les princes émigrés, répliquait-il; tel est l'ordre de Sa Majesté. Mais je reviendrai bientôt, je l'espère, & vos princes reviendront également. Adieu, mes enfants! Je vous recommande votre beau château de Chambord; empêchez, s'il se peut, qu'on le pille & qu'on le gâte, car c'est le séjour bien-aimé de vos rois. Tâchez aussi qu'on leur laisse un peu de gibier, pour le temps où ils reviendront chasser dans ce domaine le plus giboyeux qui soit en France. » Et, ce disant, il s'essuya les yeux, sauta en selle & partit avec un seul piqueur qui l'accompagna jusqu'à Orléans.

« Et la fleur de lys du château? reprit le père Falot qui avait été nommé gardien de Chambord pendant les plus sinistres années de la Révolution, & qui pouvait s'étonner d'avoir encore la tête sur les épaules. Elle a couru de gros risques, cette pauvre fleur de lys! ajouta-t-il en riant & la montrant de la main; mais il semble que les architectes avaient prévu le mauvais parti qu'on voudrait lui faire, car ils la scellèrent si profondément dans la pierre, qu'il eût fallu, pour l'en arracher, démolir la moitié du château. Vous n'ignorez pas qu'elle a six pieds de hauteur, & qu'elle pèse quatre mille livres; autant & plus qu'une bonne cloche de paroisse. Je me suis laissé dire qu'elle fut mise en place, pendant qu'on achevait de construire la grosse tour de l'escalier, qu'elle surmonte à cent vingt pieds au-dessus du sol; toujours est-il qu'elle est fixée avec des crampons de fer si solides, qu'elle a été frappée de la foudre une vingtaine de fois, sans en avoir souffert. Il faut croire que cette fleur de lys a été faite, en guise de paratonnerre. Quoi qu'il en soit, les jacobins de Blois & d'Orléans lui firent une rude guerre; ils vinrent en armes, dès que monsieur le marquis de Polignac

parti; ils étaient bien une centaine de sacrépants, coiffés du bonnet rouge, qui juraient comme des maudits & qui se promettaient de partager le butin, après avoir pillé le château. Monsieur Marie, l'architecte de Chambord, un homme probe & courageux qui avait reçu ses instructions de la bouche de monsieur le marquis, avait fait fermer les portes & s'était préparé à soutenir un siège. Tous les gardes-chasse étaient là avec leurs armes; nous avions des munitions & des vivres. Chacun se trouvait à son poste, & il n'eût pas été facile, même avec de l'artillerie, de forcer le château. Il est bon de vous dire que le château était encore entouré de ses fossés remplis d'eau, qui n'ont été comblés que du temps de l'Empire, à l'époque à l'empereur Napoléon voulait y loger les orphelins de la Légion d'honneur. Revenons-en à la fleur de lys: Voilà nos jacobins qui, trouvant les portes du château fermées, se mettent à décharger leurs fusils en visant cette fleur de lys sur laquelle leurs balles venaient s'aplatir. C'était bien lâcher sa poudre aux moineaux. Ils sommèrent monsieur Marie de remettre le château entre leurs mains, sous peine d'être pendu à la fleur de lys, qui brillait aux rayons du soleil, comme pour servir de point de mire à leurs mousquets. Il y avait cependant parmi eux quelques bons tireurs qui l'atteignaient à tout coup, sans lui faire grand mal.

« Monsieur Marie répondit que personne n'entrerait au château, sans un ordre de l'autorité compétente, c'est-à-dire, du District de Blois, comme on disait alors. — Eh bien! hurlèrent les clubistes qui avaient épuisé leurs munitions, ôtez de là votre fleur de lys, sinon nous viendrons avec du canon pour l'abattre. » On leur répondit par un éclat de rire général.

« — Hélas! reprit le père Desfins, si la fleur de lys était à l'abri de leurs outrages le château ne l'était pas, & toutes les démarches, tous les efforts de monsieur Marie n'empêchèrent pas le District de Blois, composé des plus mauvais sujets de la ville, d'ordonner la vente du mobilier de Chambord, au profit de l'État, car Chambord était devenu domaine national, & la Nation n'avait plus besoin d'entretenir des architectes, des régisseurs & des gardes-chasse. Monsieur Marie avait aussi reçu l'ordre de faire enlever la fleur de lys en fer doré, à laquelle on avait attaché deux ou trois drapeaux tricolores, mais monsieur Marie eut l'esprit d'envoyer au District un mémoire dans lequel il prouvait par des chiffres que cette affaire coûterait bien quarante mille livres. On y renonça donc, ou plutôt on chargea les artilleurs de la garde nationale d'aller à Chambord avec leurs pièces canonner la fleur de lys. Messieurs les artilleurs en furent pour leurs boulets dont pas un ne toucha le but. On n'avait pas quarante mille livres à dépenser & il fallut bien laisser les choses dans le même état. Aussi, disait-on dans tout le Blaisois: « La fleur de lys de Chambord est toujours à sa place, c'est signe que nous aurons pour roi Louis XVIII. » Quant au

petit Louis XVII, il avait été plus tard empoisonné dans la prison du Temple, à Paris.

« Cependant le mobilier du château avait été vendu à l'encan? demanda Merle.

— Ce fut un jour de joie pour les Jacobins, reprit tristement le père Falot, qui avait assisté à cette vente; ce fut un jour de deuil pour toute la contrée. Les fripiers, les marchands de ferraille, les revendeurs du département de Loir-&-Cher & des départements voisins accoururent les poches pleines d'assignats, & ils firent là des affaires d'or, car ils achetaient du bel & bon argent avec du papier. La vente dura vingt jours & tout s'y donnait pour rien; on cassait, on brûlait, on saccageait ce qui ne se vendait pas. On avait allumé de grands feux dans les cours & l'on y jetait par brassées les meubles qui portaient des armoiries. Vous n'avez aucune idée de la richesse, de la magnificence de ce mobilier royal, qui garnissait tous les appartements: partout de vieilles tapisseries de Flandre entremêlées de fils d'or & d'argent; des tapis de la manufacture des Gobelins & de la Savonnerie; des tables, des bahuts, des secrétaires, des coffres en bois de chêne & de châtaignier, ornés de figures & de bas-reliefs en bois de cèdre ou d'ébène incrusté de nacre & d'ivoire; partout des ameublements en brocart, en damas, en velours, en satin; partout des vases de Chine & du Japon, des pendules & des cartels, des bronzes italiens, qui devaient avoir bien de la valeur, des milliers de glaces & de miroirs, des tableaux, oh! des tableaux qui auraient couvert du haut en bas tous les murs d'une cathédrale; oh! quels tableaux!

— Mais où tout cela est-il allé? interrompit Merle, qui s'étonnait de n'avoir pas trouvé un seul tableau, excepté des peintures à fresque, dans les cinq cents chambres du château.

— Cela est allé sans doute à Paris & en Angleterre, répondit le père Falot, car ce n'est pas nous qui achetions des tableaux. Nous aurions bien acheté quelque portrait de nos rois, mais on ne les vendait pas, on les mettait en pièces. Il y avait, par exemple, dans le petit salon de monsieur le maréchal de Saxe, un superbe portrait de Louis XIV en pied, revêtu de son armure, tel qu'il était assis de Namur, disait-on; ce portrait avait été peint d'après nature par Mignard; je l'aurais eu pour 20 sous en assignats, mais un serrurier de Bracieux, qui s'était fatigué à marteler notre fleur de lys en fer doré, se vengea de son impuissance, sur ce portrait où il coupa la tête de Louis XIV. C'est qu'il fallait voir ces horreurs sans broncher, car on aurait été signalé comme aristocrate & envoyé au tribunal révolutionnaire! On ne se contentait pas de faire une guerre à mort aux images des rois, on s'en prenait à tout ce qui leur ressemblait. Vous avez bien entendu parler de la galerie des savants grecs, que le roi François I^{er} avait fait peindre par ses peintres ordinaires: Léonard de Vinci, Jean Cousin, André del Sarte & d'autres dont j'ai oublié les noms; eh bien! il paraît que plusieurs de ces sa-

vants portaient des couronnes & des sceptres, c'est là ce qui les fit condamner au feu, & pas un n'échappa.

« — C'est bien triste & bien honteux, ajouta le père Michou, mais ils épargnèrent le château, ou du moins ils furent forcés de le laisser à peu près intact. Il eût fallu dépenser plus de 100,000 livres pour le démolir, & la démolition eût employé deux ou trois cents ouvriers pendant une année. On y renonça, & l'on voulait se borner à faire disparaître tous les emblèmes de la royauté. Mais c'était encore trop de besogne ; on y aurait travaillé deux ans, sans en voir la fin. Après avoir gratté & martelé les sculptures dans deux ou trois salles, on se croisa les bras & l'on attendit que le château fût vendu révolutionnairement. Dix ou douze acquéreurs se présentèrent ; ils comptaient payer la terre en vendant les arbres, ces vieux chênes plantés par François I^{er}, ces vieux ormes plantés par Louis XIV. La vente fut plus d'une fois annoncée & ajournée. Enfin, par bonheur, l'empereur Napoléon sauva Chambord, en le comprenant dans la dotation de la Légion d'honneur, & depuis, monsieur le prince de Wagram en devint propriétaire. Notre château est encore sur pied ; mais on dit, dans la province, que la Bande Noire veut nous faire des siennes... »

« — Oui, oui, la Bande Noire menace le pauvre Chambord, répartit le père Desfins. On voit tous les jours venir des gens de mauvaise mine qui ont des permissions pour visiter le château & le parc, & qui ne sont pas des artistes ni des curieux ; ils mesurent les chênes & les ormes, ils les marquent ; puis, dans le château, ils toisent le bois, le plomb, le fer, la pierre. Voyez, toutes les murailles sont chargées de chiffres & de calculs, comme des tables de Pythagore. Oh ! cela finira mal pour nous & pour le château : ces gens-là veulent acheter, & démolir, & vendre au détail... Mais, chut ! ne parlons pas de ça, voilà notre père Moret qui s'en vient par ici, appuyé sur sa grande canne, la canne du maréchal de Saxe ; s'il nous entendait dire que le château peut être vendu d'un jour à l'autre & jeté par terre, il pourrait en mourir de chagrin, car le chagrin, à son âge, c'est une maladie sans remède... »

Le père Moret avait heureusement l'ouïe un peu dure : Il s'approcha du groupe, sans entendre ce que les vieux gardes-chasse pronostiquaient de la destruction de Chambord. C'était un petit vieillard chauve, au visage pâle, à la physionomie douce & immobile, aux yeux fixes & inertes ; il marchait à pas comptés, comme un spectre, en s'appuyant sur une grande canne de jonc à pomme d'or, presque aussi haute que lui. Tous les jours, depuis soixante & dix ans, il faisait sa visite au château & il allait s'asseoir dans la salle des gardes du rez-de-chaussée, où se trouvait encore une longue table de marbre, sur laquelle les chirurgiens avaient pratiqué l'embaumement du corps du maréchal de Saxe. Le bonhomme se souvenait d'avoir assisté à

ce triste spectacle, qui lui revenait sans cesse à l'esprit.

« Mes enfants, dit-il d'une voix sourde & fêlée, je ne vous souhaite pas de voir comment on embaume un maréchal de France ! Les chirurgiens sont là, le bistouri à la main, le tablier devant eux comme des cuisiniers qui vont habiller un lapin... »

— Monsieur Moret, interrompit le père Michou qui coupa court à une hideuse description que le nonagénaire ne se faisait pas faute de répéter à satiété, parlez-nous, s'il vous plaît, du maréchal vivant & non du maréchal mort ?

« — Monsieur a-t-il connu son Excellence le maréchal de Saxe ? demanda Moret, en se tournant vers Merle qu'il ne voyait pas bien & qu'il aurait cru volontiers son contemporain. Oh le bon maître ! il avait toujours la bourse & la main ouvertes ; il était galant avec les dames ; il aimait la table, la comédie & la plaisanterie, mais pas tous les jours, car il avait des moments difficiles à passer, & quand il prenait son air terrible, on aurait voulu être à cent pieds sous terre. Il envoyait chercher le capitaine Rabache, un grand diable de Dalmate, laid comme les sept péchés mortels, qui commandait sa compagnie de houlans, & il lui disait le plus tranquillement du monde : « Prends-moi ce freluquet qui m'a regardé en face & jette-le par la fenêtre, dans les fossés du château. » Rabache faisait mine d'obéir, & le malheureux qu'il devait appréhender au corps avait toujours le temps de s'enfuir, sans que mal lui arrivât. Et là-dessus le maréchal riait aux larmes & payait le vin à Rabache. Il se divertissait ainsi pour chasser sa mauvaise humeur, car il avait un très-bon cœur, & même parfois une douceur d'ange. Il n'était sévère que pour ses soldats : Malheur à celui qui avait commis une faute ! il était perdu, sans forme de procès. C'est la discipline qui l'exigeait ainsi. Vous avez vu le gros orme qui servait aux exécutions militaires sur la place d'armes du château ? Eh bien ! monsieur, cet arbre-là portait souvent cinq ou six hussards accrochés à ses branches. Les hus sards, qui n'avaient pas encore été pendus n'en étaient que meilleurs soldats. Tous les matins, on sonnait la manœuvre du haut des terrasses du château & le maréchal ne manquait jamais d'y assister : Été comme hiver, par le froid & la neige, la pluie ou le vent, il était là le premier & le dernier, appuyé sur sa canne que voici & que je ne donnerais pas pour un royaume. La manœuvre était fort belle, & le maréchal la commandait lui-même. Je vous plains, monsieur, si vous n'avez pas eu l'honneur de voir ce grand capitaine, le vainqueur de Fontenoy... »

— Je regrette beaucoup de ne l'avoir pas connu, reprit Merle en s'efforçant de ne pas rire ; mais je n'avais pas encore la permission de venir chasser ici, lorsque le maréchal habitait Chambord.

« — Hélas ! monsieur, il ne l'habita que deux ans, répliqua Moret dont la verve narrative n'avait jamais été plus animée. Il succédait au bon roi Sta-

nislas, qui avait laissé à Chambord les souvenirs ineffaçables de sa bonté & de sa bienfaisance. Ce fut en 1748 que le roi Louis XV lui donna ce domaine royal, avec onze mille arpents de terre & de bois, clos de murs, le château tout meublé tel qu'il était, lorsque le roi Stanislas l'occupait, & de plus tous les droits seigneuriaux : justice basse & haute, chasse, pêche, etc. J'entrai donc au service de monsieur le maréchal & je puis dire avec orgueil que je n'ai jamais servi que lui. Le jour où monsieur le maréchal vint prendre possession du château, les grandes portes étaient ouvertes à deux battants; les cours, les salles, les escaliers, regorgeaient de monde. Le maréchal était seul dans son carrosse de gala, garni de glaces & de lanternes, & Moreau, le maître de poste, avait l'honneur de conduire lui-même l'attelage à six chevaux, les plus magnifiques chevaux qui fussent en France & qui n'avaient pas leurs pareils dans les écuries du roi. Que fit mon enragé de maître de poste ? il lança ses chevaux à toute volée dans la première cour & il entra jusque dans le vestibule du château, en ne s'arrêtant qu'au pied du grand escalier : « Où diantre me mènes-tu ? lui cria le maréchal qui aurait pu avoir la tête brisée. — A vos appartements, monseigneur ! répondit Moreau. — L'enragé ! murmurait le maréchal en mettant pied à terre; peu s'en est fallu que je montasse l'escalier en voiture à six chevaux. » Il ne fut pas fâché néanmoins de l'audace de son cocher & il lui fit donner un joli pourboire. De ses six chevaux, deux étaient couronnés & un autre avait la jambe cassée.

« Monsieur Moret, lui dit le père Falot, racontez-nous quelque chose du théâtre de monsieur le maréchal de Saxe; vous ferez plaisir à monsieur Merle qui compose des comédies & qui sait ce que c'est que le théâtre.

— Oh ! nous avions une bien bonne troupe ! reprit l'ancien valet de chambre, qui se complaisait dans ces réminiscences. Monsieur Favart faisait les pièces, madame Favart chantait l'opéra comique & monsieur de Voisenon, leur ami, dirigeait les comédiens & les comédiennes. Il y avait spectacle tous les soirs, car le maréchal avait fait construire une salle au second étage du donjon & cette salle pouvait contenir deux cents personnes. On avait établi un rang de loges, au risque de gêner un peu le grand escalier, sur lequel on avait pris la place de ces loges toutes tapissées en velours d'Utrecht rouge : celle du maréchal faisait face à la scène, & au dessus on avait ménagé une petite loge grillée pour monseigneur l'évêque de Blois, qui n'y venait que pour faire plaisir au maréchal. Un soir, on représentait la *Chercheuse d'Esprit*, la plus jolie pièce du répertoire de madame Favart...

« — Ne faites-vous pas confusion ? interrompit le père Michou, qui n'était pas le plus lettré de la compagnie. Vous voulez sans doute parler du *Bourgeois Gentilhomme*, une comédie de monsieur Molière, qui fut jouée à Chambord devant le roi Louis XIV & sa cour ?

« — Quel malheur, messieurs ! s'écria un jeune garde-chasse, fils du père Desfins, qui accourait tout essoufflé : on vient de placarder dans le village une affiche qui annonce la vente du domaine de Chambord, en vertu d'une ordonnance du roi, en date du 11 août 1819, & sur la mise à prix de 1,380,000 francs.

« — 1,380,000 francs, le château du maréchal de Saxe ! répondit d'un air d'incrédulité le bonhomme Moret.

« — 1,380,000 francs, le château de Louis XIV, le château de François I^{er} ! répéta le père Michou avec indignation. Les arbres seuls coupés & vendus à la corde vaudraient plus que cela !

« — 1,380,000 fr. ! reprit Desfins en secouant la tête; c'est impossible, mon fils aura mal lu, ce ne serait pas la valeur du plomb qui se trouve dans les bâtiments ! à ce prix-là, les gens de la Bande Noire feraient une fameuse affaire & deviendraient plus riches que le roi.

« — Messieurs, dit solennellement le père Moret, il n'est pas encore temps de se désoler. Tant que la fleur de lys en fer doré brillera sur la maîtresse tour du donjon, les beaux jours de Chambord peuvent revenir, & le roi de France rentrera tôt ou tard en possession de ce domaine royal, qui n'est fait que pour des rois ou pour un maréchal de Saxe. »

Merle repartit pour Paris, très-inquiet du sort réservé à Chambord, qu'il admirait, qu'il aimait davantage chaque fois qu'il y avait passé quelques jours au milieu de cette pittoresque évocation des souvenirs de l'ancien temps. Il s'était rencontré avec plusieurs associés de la Bande Noire, qui, depuis dix ans, avait rasé les plus beaux châteaux de France, & il ne pouvait se faire illusion sur le danger presque immédiat que courait le château de Chambord. Il avait vu les plans & les devis de la démolition; il savait que les six mille ormes qui restaient des plantations de Le Nôtre & les trois mille chênes séculaires, qui dataient du règne de François I^{er}, représentaient une somme de près d'un million, & que les tuyaux en plomb, encore enfouis dans le parc pour la conduite des eaux, suffisaient pour compléter le prix de la vente aux enchères. On devait donc prévoir que cette vente aurait lieu & qu'elle serait suivie assistée de la destruction du château, qui avait coûté à bâtir au moins dix millions.

Merle était en proie à ces chagrins préoccupations dans le bureau de rédaction de la *Quotidienne*, lorsqu'un de ses amis, monsieur Adrien de Calonne, capitaine de cavalerie & fournisseur des logis du roi, vint le surprendre au milieu d'une rêverie qui l'avait entraîné bien loin des brouilleries de la politique journalière. Merle avait interrompu un article commencé, pour jeter sur le papier une armée de chiffres qui ne tendaient à rien moins, en apparence, qu'à conquérir le domaine de Chambord sous le feu des enchères d'une vente publique.

« Que fais-tu là ? lui demanda gaiement monsieur Adrien de Calonne ; tu ressembles au ministre des finances, à cet honnête baron Louis, égaré, perdu dans le labyrinthe du budget. Diable ! je ne te savais pas la vocation des chiffres. Est-ce un vaudeville ou un mélodrame que tu composes là ?

— Je suis en train d'acheter Chambord, reprit Merle avec un sérieux imperturbable : cela ne coûte que 1,380,000 francs !

— Bon ! as-tu fait fortune en dormant ? as-tu gagné un quaterne à la loterie ?

— Pas encore ; je cherche seulement à compléter la somme, & il ne me manque guère que 1,380,000 francs. En vérité, il faut que notre roi légitime soit bien pauvre, pour laisser échapper une si belle occasion de faire rentrer Chambord dans le domaine de la Couronne. 1,380,000 francs, c'est à peine le produit de la ferme des tabacs. Est-il possible que, dans ce beau pays de France, il n'y ait pas un banquier millionnaire & royaliste qui achète Chambord pour le rendre à la royauté, ou du moins pour le sauver de la Bande Noire.

Alors, électrisé par le souvenir de son récent voyage, l'esprit encore plein des images charmantes qu'il en avait rapportées, passionné à la fois pour les arts, pour la belle nature & pour la monarchie des Valois & des Bourbons, Merle réunit dans un éloquent panégyrique toutes les impressions que le domaine de Chambord avait laissées dans son âme ; il se plut à décrire avec enthousiasme les merveilles de ce château, construit en douze années, de 1523 à 1535, d'après les plans du Primaticcio, grâce au concours permanent de deux mille ouvriers ou plutôt artistes, qui travaillèrent simultanément à réaliser cette admirable création de François I^{er}. Il représenta, comme eût pu le faire un habile architecte, ce château, de forme quadrangulaire, avec quatre grosses tours groupées autour d'une tour principale & environnées d'un bâtiment rectangulaire dont les quatre angles sont marquées par des tours moins hautes & moins grosses que celle du donjon central ; il s'exaltait sur le caractère grandiose & à la fois élégant de cette architecture nouvelle & vraiment unique, où le style de la renaissance italienne se mêle à celui de la renaissance française ; il n'oublia pas de signaler l'ingénieuse disposition du grand escalier à double rampe se croisant l'une sur l'autre & toutes deux communes à un même noyau, en sorte que plusieurs personnes peuvent monter ou descendre, sans se rencontrer & sans se voir ; il parcourut les salles, les galeries, les terrasses, en mentionnant à chaque pas les statues, les bas-reliefs, les devises, les emblèmes, les ornements qui se multiplient sur toutes les murailles, & qui ont conservé leur éclat, leur blancheur & leur poli, comme si elles sortaient de la main de l'artiste ; il ne s'arrêta qu'un moment devant les grands pilastres extérieurs surmontés chacun d'un entablement varié, qui forment la décoration extérieure

du château. Il ne semble nullement fatigué de sa promenade contemplative à travers les innombrables salles du château : il en reprend la visite pour y attacher les traditions de la légende & les souvenirs de l'histoire. Voici l'appartement de François I^{er} ; remarquez ce passage secret qui s'ouvre dans la muraille & qui communiquait avec le fossé. Allons maintenant dans l'oratoire de la reine de Pologne, ce chef-d'œuvre de sculpture, dont la voûte est ouvragée comme une dentelle ; mais il y a eu des infiltrations d'eau, & l'on peut craindre pour la solidité de cette voûte que le salpêtre couvre de brillantes efflorescences.

Cherchons à présent l'emplacement de la salle de spectacle de Louis XIV, dans laquelle fut représenté pour la première fois *le Bourgeois Gentilhomme*, de Molière.

M. Adrien de Calonne avait ramassé la plume que Merle laissait oisive, & il s'était mis à écrire sténographiquement sous la dictée du chaleureux admirateur de Chambord, sans que celui-ci s'en fût aperçu.

« Courage ! » lui criait-il de temps à autre, pour l'exciter à poursuivre son improvisation pittoresque & pathétique. Merle, qui avait écrit lui-même quelques pages sur sa dernière visite à Chambord, les prit machinalement & se mit à les lire à haute voix, fournissant ainsi à son ami la matière d'un nouveau travail sténographique.

« Bravo ! excellent ! lui criait monsieur Adrien de Calonne, en continuant de sténographier les pages lues par Merle.

— Mais Dieu me pardonne ! répliqua celui-ci, qui s'aperçut enfin du travail auquel son ami se livrait avec une ardeur incroyable, n'as-tu pas mis par écrit toutes les extravagances que j'ai pu débiter comme un voyageur qui vient de loin & qui raconte ses voyages ?

— Sans doute ; mon Mémoire est fait, grâce à toi & à ton talent d'orateur. Mon Mémoire ira droit au but, & Chambord est sauvé !

— Chambord sauvé ! Que le ciel t'entende ! Mais de quel Mémoire, de quel but veux-tu parler ?

— Il faut bien un Mémoire ou un rapport pour exposer une idée ; la mienne est de racheter Chambord par une souscription nationale. Pour faire une somme de 1,380,000 francs, il ne faut que 1,380,000 royalistes à un franc par tête.

— Voilà un beau projet, mais qui n'est pas né viable. Si les bonapartistes, si les libéraux avaient à faire une souscription politique, ils trouveraient bien vite un ou deux millions. Mais nos royalistes sont plus pauvres ou moins dévoués à leur cause. On ne lira pas même ton Mémoire, & tu en seras pour tes frais d'impression.

— Bah ! j'irai trouver le ministre des finances, j'irai trouver le roi, j'irai trouver le duc de Berry, qui a le cœur vraiment français & qui comprendra l'objet de ma souscription nationale.

— Le duc de Berry, en effet, c'est le seul qui

tienne à l'ancienne France, à l'ancienne dynastie. Mais ne compte pas sur le roi, ni sur les ministres, ni sur les journaux du gouvernement, ni sur le clergé, ni sur l'armée...

— Je compte sur la grandeur, sur la noblesse, sur l'honorabilité d'un projet qui est surtout le tien, & je vais m'acharner à le faire réussir avec un désintéressement & un dévouement dont je serai bien payé par le succès. »

Monsieur Adrien de Calonne se consacra dès lors généreusement à la grande œuvre qu'il avait entreprise dans l'intérêt des arts & des idées royalistes; mais d'abord les pressentiments défavorables de Merle ne furent que trop réalisés : le ministre des finances repoussa en principe toute espèce de souscription nationale pour racheter Chambord; Louis XVIII & le duc d'Angoulême firent la sourde oreille; la cour entière se prononça contre un projet qui aurait pour conséquence de créer un château royal à quarante lieues de Paris. D'ailleurs, ce n'était pas le tout que de rendre Chambord aux rois de France : il fallait que les rois de France prélevassent cinq ou six millions sur leur liste civile pour restaurer Chambord & pour le remettre en état de jouer son rôle de château royal.

Le projet semblait donc abandonné, & la Bande

Noire allait triompher, lorsqu'un événement imprévu vint prêter à monsieur de Calonne l'appui des circonstances : le duc de Berry fut assassiné par Louvel, dans la soirée du 13 février 1820, & sept mois après cet assassinat, le 29 septembre, la Providence donnait un héritier posthume à la victime d'un odieux crime. Du haut du balcon des Tuileries, Louis XVIII annonça lui-même au peuple la naissance du duc de Bordeaux, en disant avec émotion : « Mes enfants, votre joie centuple la mienne; il nous est né un enfant à tous; cet enfant sera un jour votre père, il vous aimera comme je vous aime! » Monsieur Adrien Calonne, que ses tentatives infructueuses n'avaient pas découragé, eut la pensée de déposer sur le berceau du duc de Bordeaux, le contrat d'acquisition du château de Chambord, au nom de la France qui lui en ferait hommage. La souscription nationale fut reprise, & cette fois avec enthousiasme. En peu de semaines, elle s'éleva presque au taux du prix de vente, & monsieur de Calonne put acquérir, au nom des souscripteurs, le domaine de Chambord, qui devint la propriété particulière du duc de Bordeaux & qui est resté depuis le seul bien patronymique que ce prince possède aujourd'hui sur le sol de la France.

P. L. JACOB, *Bibliophile.*

LE

TRAIT-D'UNION

(SUITE)

VI

LA FÊTE PATRONALE.

Il y avait dans les goûts & les habitudes d'Albéric, quelque chose qui n'était ni la raison, ni le devoir, & qui l'emportait cependant sur la sympathie la plus douce, l'attrait le plus vif, le sentiment le plus impérieux; c'était le soin de ses affaires. Les affaires étaient la note dominante de sa vie, tout convergeait vers elles, tout s'abaissait devant elles, & si Alice, qui se préoccupait peut-être de l'effet qu'elle avait produit, avait pu lire dans ce cœur absorbé, dans cet esprit occupé, elle y au-

rait vu son image, il est vrai, mais cette image, si bien mêlée aux questions d'argent, aux problèmes industriels, aux difficultés de la chimie & de la fabrication, au sable, à la magnésie, au soufflage, au coulage, qu'on aurait dit un tout petit point clair & blanc noyé dans une brume immense. Albéric reprit ses habitudes laborieuses, il ne quitta donc ni ses ateliers le jour ni son bureau le soir, il ne fit chez le général qu'une courte apparition, au moment où il savait ne pas le trouver, & il retourna au plus vite à ses calculs & à sa correspondance.

Étienne profita de cet intermède; il oublia sa colère, quoiqu'elle eût été vive, il oublia le dédain dont ses petits talents avaient été l'objet; on oublie tout lorsque l'on aime, & il revint vers

Alice ; il lui apporta des livres & des fleurs ; il cultiva pour elle un petit parterre de roses qu'elle appelait son Trianon, & comme elle avait repris goût à la musique, il se remit à étudier le violon, afin de pouvoir l'accompagner ; il ressaisit enfin toutes les illusions, caressa de nouveau ses chimères, & se disposa très-sérieusement à demander la main de mademoiselle Delamer & à lui parler à elle-même de ce dessein, à la fête patronale du Plessis, où toute la petite ville se rendait.

Albéric, au milieu de ses chiffres, s'était souvenu de la fête ; la veille, le dog-car élégant, solide, léger, était arrivé, & le frère aîné, voyant Étienne prêt à faire sa visite quotidienne, lui dit négligemment :

« Veux-tu dire au général & à ces dames que la nouvelle voiture est arrivée, & que je réclame leur promesse ? S'ils y consentent tous, nous l'étreignerons demain, pour la fête. »

Cette fête du Plessis, depuis un temps immémorial, réunissait la petite ville & ses environs, plébéiens & patriciens, tous y accouraient. Au début, il y a de longs siècles, une fête religieuse attirait tout ce peuple ; on célébrait le matin, à l'église, la mémoire de saint Jean-Baptiste ; le soir, on allumait sur les collines ces feux mystérieux dont l'origine remonte peut-être aux druides, & autour des bûchers expirants, on dansait des rondes antiques ; chacun rentrait chez soi en emportant un tison à moitié consumé qui devait préserver du tonnerre le toit sous lequel on le cachait. De nos jours, la fête avait perdu de son caractère, on oubliait saint Jean & les feux du solstice, pour la foire, les jeux, les bohèmes installés dans les baraques, les danses enfin, grande attraction pour le peuple, qui s'amuse si peu, attire de curiosité pour les riches oisifs qui s'ennuient si souvent.

La journée du dimanche fut magnifique ; à midi, le dog-car, légèrement enlevé par les jeunes chevaux qui secouaient leur crinière mêlée de rubans, s'arrêta devant la maison du général ; il parut aussitôt, conduisant Alice, éblouissante et charmante, il la fit monter, & dit à Marguerite :

« Ma femme vous envoie ses excuses, elle ne nous accompagne pas ; elle souffre d'une névralgie & elle craint les coups d'air ; elle prie mademoiselle Alban de vouloir bien la remplacer auprès d'Alice. »

Mademoiselle Mélanie salua, promit ses bons offices ; Marguerite dit quelques mots de politesse ; le général monta, d'un pied encore leste, auprès d'Albéric & d'Étienne, assis sur le devant de la voiture, & les chevaux partirent rapidement.

Alice s'installa sans scrupule dans le fond de la voiture, que Marguerite lui avait cédé ; elle jeta sur la mince personne de mademoiselle Mélanie, les immenses plis de sa jupe de taffetas blanc, rayé de rouge, elle ouvrit une charmante ombrelle, respira un petit flacon caché dans sa main, et dit :

« Enfin, nous voilà en route ! j'ai cru que nous ne partirions jamais, tant maman nous retenait.

— Vous vous promettez beaucoup de plaisir, dit Marguerite en souriant.

— Je ne sais, mais cela nous changera un peu, c'est quelque chose. Il y aura beaucoup de monde ?

— Probablement. On vient de tous côtés à la fête du Plessis.

— Alors, dit Alice, en la regardant des pieds jusqu'à la tête, je ne m'explique pas votre toilette, chère ; une robe de foulard violet, un chapeau blanc, un mantelet noir, c'est une toilette de messe de deuil, & non de bal champêtre.

— C'est que je ne compte pas danser, ma chère Alice, & que je porte toujours le demi-deuil.

— Ah ! oui, je sais, dit Alice d'un ton léger, pour votre mère, n'est-ce pas ? & pour monsieur de Solis. »

Marguerite ne répondit pas, elle était froissée & peinée de voir les secrets de son cœur & de ses chagrins trahis par Étienne, sans doute, mis en l'air à propos d'une toilette, d'une robe & d'un chapeau, ces secrets dont elle ne parlait qu'à Dieu ! Elle regarda de côté pour cacher ses yeux mouillés ; Alice comprit sa faute, & d'un air câlin, elle força Marguerite à la regarder & lui dit :

« Vous êtes fâchée ? vous savez bien que je suis une étourdie, il ne faut pas faire plus d'attention à ce que je dis que je n'en fais moi-même. Ne boudez pas, vous m'empêcheriez d'avoir du plaisir à la fête, & ce serait dommage, j'ai mis tous mes beaux atours ! »

Elle était fort séduisante en parlant ainsi, d'une voix adoucie & pleine de caresses. Étienne, qui entendait le ton sans comprendre les paroles, se tourna vers elle & lui jeta un long regard, elle rougit, fit quelques petites mines d'enfant, en disant :

« Arriverons-nous bientôt ?

— Oui, répondit Étienne, je vois là-bas le clocher du Plessis.

— Il ne faut plus être fâchée, reprit-elle en s'adressant à Marguerite, il faut m'embrasser & ne pas faire une figure triste : est-ce que jamais personne se fâche de ce que je puis dire ou faire ? Allez !

Elle avançait sa joue rose, Marguerite l'embrassa & la paix fut faite ; Alice se remit à babiller.

« Irez-vous au bal, mademoiselle Mélanie ? avez-vous aimé la danse ? quelles sont les danses de votre temps ? Le majestueux quadrille peut-être ou le menuet à la révérence ? Papa chante très-bien l'air du menuet d'Exaudet. Moi, je n'aime que les tournantes, on a beau dire, il n'y a que cela d'amusant. Nous approchons, je crois ; on sent dans l'air une délicieuse odeur de pommes de terre frites, & j'entends le tambour & la trompette. Si nous pouvions voir Guignol ! ou entendre un joli boniment ; j'adore cela. Ah ! mon Dieu ! est-ce que nous allons verser ? Papa ! Monsieur Albéric ! prenez donc garde !

— N'ayez pas peur, lui dit Marguerite ; la côte est

un peu raide en descendant, mais il n'y a aucun danger, & Albéric a la main très-sûre.

— A la bonne heure ! Ah ! nous voilà dans la vallée. Et voilà le pays ?

— N'est-ce pas joli ? dit Marguerite en montrant le village, fraîchement assis dans la vallée, entouré de vieux arbres & de collines dont les pentes gazonnées portaient en équilibre des vaches tachetées & des chèvres agiles.

— Très-joli, mais c'est la fête que je voudrais voir. Ah ! nous y voilà ! des chevaux de bois, des baraques, des boutiques, des singes, des orgues de Barbarie, c'est parfait. Comme ces affreux paysans nous regardent ! quelles boules il y a là-dedans ; regardez donc ce vieux en bonnet de coton ! et ce grand gars ! quelle dégaine ! j'aime surtout la pastourelle pendue à son bras, & son bonnet pavoisé ; c'est un chef-d'œuvre, ma chère. Je voudrais que Cham fût ici.

Et riant aux éclats, Alice descendit légèrement de voiture, prit le bras de son père, Marguerite prit celui d'Étienne, & ils se dirigèrent vers la salle du bal.

Les paysans dansaient sous les vieux ormes qui remontaient peut-être au temps de Sully ; pour les dames & les messieurs de la ville, on avait érigé une tente, décorée de drapeaux & ornée de guirlandes de feuillages. Alice & Marguerite furent entourées par les jeunes filles qu'elles connaissaient, &, en attendant le signal de l'orchestre, elles allèrent se promener sur le champ de foire. Marguerite suivait par obligeance, mais ce bruit, ces gros rires, cette honnête population des champs, changée pour un jour en populace des villes, ces parades où se confondent la bêtise, l'avilissement & la misère, la remplissaient de tristesse. Plus Alice riait aux bouffonneries des paillasses, plus elle prolongait les séances devant les baraques, les étalages de porcelaines, les diseuses de bonne aventure, plus elle faisait de folies enfantines & coquettes, plus Marguerite se sentait envahie par les idées mélancoliques, & cette promenade lui parut d'une longueur mortelle. Enfin le bal commença. Alice l'ouvrit avec Étienne, qui depuis une semaine avait sollicité cette faveur. Marguerite refusa les invitations, & quand tout le monde fut occupé, elle se glissa hors de la tente, prit à travers une prairie un sentier détourné, & s'en alla vers l'église comme l'oiseau qui vole vers son nid. L'église était ouverte & vide ; le vieux curé disait son bréviaire dans sa stalle, une paysanne faisait le chemin de la croix. Un calme délicieux régnait dans cette nef basse & solitaire qu'éclairait un rayon de soleil, passant à travers quelques débris de vitraux autrefois magnifiques ; il empruntait à la robe de saphir d'une Vierge, à la tunique de pourpre d'un martyr, des reflets d'une richesse inconnue, qui coloraient les vieilles tombes & les piliers trapus ; une odeur d'encens errait encore dans le sanctuaire, & la statue du Précurseur attendait vainement les prières, les cierges & les fleurs qu'on lui apportait jadis. Marguerite ressentit au

fond de l'âme le calme mélancolique & suave de cette heure ; elle pria longtemps dans cette antique église où l'on avait tant prié & où l'on ne priait presque plus ; elle pria pour ceux qu'elle aimait, vivants & morts ; elle pria pour Alice qui lui avait fait de la peine, elle pria pour ces pauvres gens si oublieux de leur Dieu, elle pria, contempla, réfléchit longtemps avec délices, & déjà l'église était dans l'ombre, le soleil baissait à l'horizon, l'occident s'irradiait d'or & de rose, quand elle retourna vers le bal, laissant toujours le vieux curé prosterné & la paysanne disant son rosaire.

Alice dansait avec Albéric, ils valsaient, & je ne sais quoi dans leur physionomie & leur attitude frappa Marguerite. Cette fois elle chercha des yeux Étienne ; il se tenait appuyé contre un des piliers de la tente, & il regardait, pâle & les yeux en feu, son frère & la danseuse qu'il enlaçait de son bras. Marguerite alla vers lui, & lui dit amicalement.

— Tu ne dances pas ?

— Non.

— Pourquoi donc ?

— Elle ne veut plus danser avec moi ; elle me l'a signifié, & voilà la cinquième fois qu'elle danse avec lui. Ne me retiens pas, Marguerite, je retourne à la maison, je ne puis plus voir cela ! »

VII

DEMANDE.

Albéric parut, les jours suivants, un peu plus préoccupé que de coutume ; il fit deux ou trois visites à madame Delamer ; Étienne, de son côté, s'abstint, & quelque effort que fit Marguerite pour maintenir entre ses deux frères une température douce & agréable, Étienne boudait, avait des réparties aigres comme le vent de bise, ou gardait un morne silence. Seulement Albéric, plus patient que de coutume, ne répliquait pas, laissant tomber, sans y prendre garde, les paroles agressives, & paraissait absorbé dans des réflexions dont il ne communiquait le secret à personne. Tous les jours, il attendait le courrier avec impatience, & paraissait y chercher une lettre qui n'arrivait pas. Le dixième jour après la fête, Marguerite revenait de la messe, elle rencontra Albéric qui venait au-devant d'elle & qui lui offrit le bras avec une physionomie ouverte, joyeuse, empressée, qui ne lui était pas familière.

« Ma sœur, dit-il, je reçois une lettre d'un notaire de Paris, un de mes anciens camarades de classe, Berthaud, tu sais ? & il me dit que la fortune du général Delamer, en biens & en portefeuille est beaucoup plus considérable qu'on ne le croit dans notre ville ; il me fournit des preuves à l'appui, & me voilà décidé.

— A quoi? dit-elle avec émotion & pressant ce qui allait suivre.

— Parbleu! à demander mademoiselle Delamer en mariage. J'ai beaucoup d'inclination pour elle; seulement, avant d'agir, j'ai voulu consulter la raison.

Elle lui prit vivement la main.

« Étienne l'aime! » dit-elle.

Albéric sourit avec dédain.

« Il l'aime, lui! & après?

— Eh bien! il espère l'épouser.

— Tu ne parles pas sérieusement; Étienne ne peut pas se marier; son esprit n'est pas assez solide pour cela; tu t'es toujours fait illusion sur son compte, & notre pauvre mère aussi. Mais sois sûre que dans toute autre famille, depuis longtemps on lui aurait nommé un curateur.

— Il n'est pas fou, dit-elle avec indignation.

— Ni sage non plus; l'extrême mobilité de son esprit touche à la folie, & il est si incapable d'entendre une affaire sérieuse, qu'on ne devrait pas lui laisser gérer sa fortune.

— Il ne s'agit pas de cela, dit-elle, il s'agit de son amour pour Alice, qui est très-sérieux.

— Mauvaise plaisanterie! est-ce que jamais le général & madame Delamer accepteraient ce lunatique pour leur fils?

— Je ne sais, mais j'ai peur, Albéric, que si vraiment son esprit est un peu faible, un peu chancelant, tu ne le pousses, toi, dans l'abîme. Renonce à Alice!

— Jamais! Quant à lui, il oubliera cette folle idée, comme il a oublié tant d'autres fantaisies, sa vache bretonne, son chien de Terre-Neuve, comme il a oublié la peinture dont il raffolait, comme il a oublié ses amis d'enfance & de jeunesse, Gustave, Léon & *tutti quanti*; tout s'empare de cette âme avec passion & rien n'y demeure.

— Prends garde de te tromper; plus tu le juges faible, plus tu dois le soutenir.

— Pas à mes propres dépens! je te dis que j'aime Alice, je crois ne pas lui déplaire; nos positions se conviennent, & nous irions sacrifier notre situation, notre avenir, aux visées de ce braque d'Étienne! Tiens, Marguerite, je ne reconnais pas là ton bon sens habituel.

Elle insista, elle pria, mais elle parlait à un bloc de glace; Albéric s'était, de tout temps, raidi contre l'influence d'autrui, & quand à son obstination naturelle se joignait un certain degré de passion, il devenait inébranlable, & l'on sentait que sa volonté se retranchait dans une retraite intérieure, où rien ne pouvait l'atteindre. Marguerite le quitta désolée; il ne lui parla plus de son dessein, mais pendant deux jours il y eut un échange de visites & de lettres entre le général & lui; Étienne ne se doutait de rien; Alice même lui envoya un message pour demander un volume des *Entretiens* de Lamartine, il demeura calme & enchanté. Marguerite n'osa rien lui dire; quoiqu'elle ne partageât pas la fâcheuse opinion d'Albéric à l'é-

gard de leur frère, elle redoutait ce qui pouvait le troubler, elle craignait, en touchant à une pierre de l'édifice, de l'ébranler jusqu'à sa base, elle se souvenait de sa mère qui avait ménagé toujours, & avec une si délicate tendresse, cet esprit inquiet, ce cœur mobile, & elle sentait avec douleur que si elle avait pour Étienne l'affection maternelle qui prévoit, elle n'avait pas l'autorité qui protège.

Ils avaient fini de dîner, le domestique s'était retiré, quand Albéric, qui avait paru à la fois distrait & content, leur dit :

« J'ai à vous annoncer à tous deux une nouvelle qui vous intéressera, je l'espère. J'épouse mademoiselle Delamer; elle m'a agréé, ses parents consentent & nous ferons la noce avant un mois. »

Marguerite regardait Étienne; il avait pâli & ses yeux un peu vagues avaient pris une expression de fureur qui la fit frémir. Il se leva, renversant de la main son verre, dans lequel Albéric voulait verser du vin, & il s'écria de sa voix creuse :

« Tu l'épouses! & moi?

— Eh bien! toi, tu auras une charmante sœur de plus, & nous ne nous quitterons pas.

— Une sœur! Alice ne sera jamais une sœur pour moi; je l'aime, elle m'aimait aussi.

— Allons donc! elle m'a accepté, & on ne l'y a pas contrainte.

— Je te reconnais, lui dit Étienne, en le prenant par le bras & en le secouant avec violence, c'est toi qui m'as toujours haï, que j'ai toujours trouvé en face de tous mes désirs! c'est toi, mauvais frère, mauvais cœur! tu as vu que je t'aimais, & tu es allé te vanter de ta fortune, te montrer avec tes chevaux, tu l'as éblouie, je te reconnais & je te hais! »

Marguerite s'élança vers lui avec angoisse, Albéric se dégagea de son étreinte, & lui dit dédaigneusement :

« Ah çà! à qui en as-tu? Tu crois que j'ai voulu te souffler Alice, que je m'étais aperçu que tu l'aimais? ma parole d'honneur, non, je ne te croyais guère susceptible d'amour, & je ne pensais pas que tu puisses songer au mariage.

— Je voudrais savoir pourquoi?

— Parce que, répondit Albéric d'une voix ferme & en attachant sur Étienne un regard déterminé, »

Il se troubla sous cet œil clair, qui ne se baissait pas, & Marguerite, en observant le visage indécis d'Étienne, sa frayeur, ses lèvres tremblantes, crut un instant voir un insensé terrassé, dompté par les yeux calmes de son gardien. Elle jeta les bras au cou d'Étienne & l'entraîna doucement vers une chaise, il s'y laissa tomber.

« Laisse-nous, Albéric, » dit-elle.

Il obéit. Étienne, soulagé par son absence, parut plus calme, & se tournant vers Marguerite, qui lui tenait la main, il murmura :

— Est-ce bien vrai?

— Je le pense, dit-elle. Ne t'afflige pas, cher ami, Alice ne te convenait pas.

— Je l'aime, & je pensais qu'elle m'aimait ! »

En disant ces mots, le pauvre Étienne fondit en larmes ; Marguerite le caressait, le consolait par des paroles douces comme on en dit à un enfant ; il pleura longtemps, mais avec moins de violence, & il dit enfin à sa sœur ;

— Au moins, toi, tu ne me quitteras jamais ?

— Je te le promets : tu sais bien que je ne me marierai pas, nous vieillirons ensemble.

— Ah ! je ne désire pas vieillir ! je désirais vivre pour elle, avec elle, maintenant tout est fini... »

Les jours qui suivirent furent pénibles ; Étienne fuyait son frère, demeurait seul, ou dans sa chambre ou dans le fond du parc, ne paraissait pas à table aux heures des repas & ne consentait pas toujours à voir Marguerite, quoique toujours il sortit de ses entretiens avec elle plus calme & plus résigné. Albéric paraissait indifférent, il passait beaucoup d'heures auprès de sa fiancée, & beaucoup de moments aussi avec un architecte qui devait arranger pour le jeune ménage l'aile droite de la maison.

Marguerite & mademoiselle Mélanie firent à la famille Delamer une visite de félicitation & d'amitié ; les parents semblaient satisfaits, & la jeune fille se montra contente de tout, changement d'état, corbeille attendue, voyage projeté, & enfin, mari en perspective. Elle oubliait évidemment qu'Étienne existait & qu'Étienne avait pu se croire aimé d'elle. Marguerite aurait voulu chérir la femme d'Albéric, mais cette coquetterie oublieuse & dédaigneuse, cet enivrement des bagatelles, ces frivoles vanités répugnaient à son cœur sérieux & noble.

Le vieux général, tout heureux de marier sa fille dans une famille amie, lui inspirait beaucoup de respect & de sympathie, & madame Delamer, femme du monde, très-aimable à la surface & assez bonne au fond, savait trouver des mots si doux pour peindre ses sentiments légers, qu'on l'aimait malgré soi. Les parents répétaient qu'on ne ferait désormais qu'une famille, Marguerite ne disait pas non, mais elle se demandait où serait, dans cet intérieur, la place d'Étienne.

Pourtant, au bout de quelques jours, la prédiction d'Albéric sembla s'accomplir ; Étienne reparut au salon & à table, avec une contenance tranquille, il évitait l'occasion d'adresser la parole à son frère, & ni l'un ni l'autre ne faisaient allusion à l'événement qui se préparait ; l'entretien se traînait péniblement dans les vulgarités que chaque jour amène, & pourtant Marguerite, voyant qu'Étienne reprenait quelque plaisir à ses distractions d'autrefois, qu'il regardait ses fleurs, faisait courir son chien, parlait de la chronique de la petite ville, se prenait à espérer que cette impression qu'elle avait crue ineffaçable n'aurait que l'éphémère vie d'un caprice. Il lui parla dans ce sens :

« J'avoue, lui disait-il un soir qu'ils étaient seuls, qu'Alice ne me convenait pas, j'en suis convaincu

& bien sot serais-je de penser à elle qui ne songe pas à moi.

— Tu as mille fois raison.

— Voici mes projets, Marguerite, vois s'ils te plaisent. Nous resterons ici, à nous deux, pendant qu'ils iront faire leur voyage de noce ; puis à leur retour, nous voyagerons aussi, je te mènerai au bord de la mer, ou bien au bord du Rhin, comme tu voudras ; nous passerons ainsi l'automne, puis nous séjournerons un peu à Paris... cela te convient-il ?

— A merveille, disait-elle, rassurée par ces projets paisibles.

— Et si tu es de mon avis, nous n'habiterons pas avec Albéric ; nous aurons une maison à nous, ici ou ailleurs ; nous prendrons la cousine Mélanie avec nous, car elle ne serait pas heureuse avec Alice telle que je la connais... Elle est si moqueuse & si légère, Alice... »

Il retomba dans ses rêveries ; Marguerite, pour l'en faire sortir, reprit le plan de leur vie commune & d'une esquisse fit un tableau. Il l'écouta avec complaisance, et il répondit d'une voix un peu émue.

« Va, nous serons peut-être plus contents qu'eux... Albéric est trop raide, trop altier pour elle & ne saura pas la ménager ; a-t-il jamais ménagé personne ?

— Nous serons heureux, j'en suis sûre, lui répondit Marguerite avec amitié ; maintenant que je te vois si raisonnable, je vais te faire une confidence. Madame Delamer & sa fille vont à Paris pour des emplettes de trousseau, de ménage, Albéric désire que je les accompagne.

— Pour acheter la corbeille ? demanda Étienne avec calme ; eh bien ! va, Marguerite, ne sois pas inquiète ; tout restera en paix ici.

— Vrai ? dit-elle, j'ai besoin de ta satisfaction pour m'en aller tranquille.

— Je suis satisfait d'avoir une si tendre sœur. Pars sans crainte ; je te donnerai une liste de mes commissions pour Paris. Je veux me remettre à l'aquarelle, et il me faut un modèle et des couleurs. »

VIII

ALLER ET RETOUR

Depuis six jours, Marguerite était à Paris, affaî-rée, accablée sous le poids des innombrables détails qui accompagnent un mariage, elle devait suivre les dames Delamer dans les magasins & y choisir le linge, les broderies, les meubles ; elle devait, en se conformant aux instructions de son frère et aux goûts très-avoués d'Alice, acheter les bijoux, les dentelles, les châles de la corbeille, prendre chez Tahan l'éventail, le porte-monnaie, le flacon le plus à la mode, faire graver sur tous les écussons le chiffre de la fiancée, & ce déluge de petits

soins, de petites recherches, ces courses multipliées, ces frivolités rendues graves par l'importance qu'Alice y attachait, la fatiguaient d'autant plus que son cœur, en dépit des promesses d'Étienne et des lettres rassurantes de mademoiselle Mélanie, n'était pas en repos. Elle activait ardemment le retour qui était fixé & prochain, lorsque madame Delamer, épuisée par tant de préoccupations, tomba malade & d'une manière inquiétante. Alice fut d'abord très-effrayée, de vagues bruits d'épidémie circulaient dans l'air; puis très-ennuyée, quand le médecin eut dit :

« Cela pourrait devenir sérieux, il faudra plusieurs jours de soins assidus : il est indispensable que la malade ne se lève point & il faut que le régime soit observé avec soin.

— Comment faire ? demanda Alice dès qu'il fut parti : voilà maman sur le flanc et nous avons tant de choses à faire ! Ma robe de mariage qui n'est pas essayée ! & ma robe de visites ! & mes chapeaux ! & le meuble de ma chambre que papa me donne ! je n'ai pu encore me décider entre le velours & la soie... S'il faut rester clouée ici ; avouez, chère, que c'est fait pour moi.

— Vous n'esterez pas, Alice, lui dit Marguerite ; je demeurerai auprès de madame Delamer, & vous pourrez faire vos courses avec madame votre tante, si elle veut vous accompagner.

— Oh ! quelle bonne idée ! Sauvée, mon Dieu ! ma tante ne demandera pas mieux, elle aime tant à courir les magasins, à battre les buissons, comme elle dit. Que je vous remercie, Marguerite ! vrai, vous êtes charmante, & je vous aime !... Je n'ai-

merai jamais autant mon mari, je crois. A propos, vous m'avez parlé d'une montre ; quelque chose de simple, le grand chiffre en or de deux couleurs seulement ; je ne puis pas supporter le luxe dans un objet aussi ennuyeux qu'une montre. »

Elle alla dans la chambre voisine, embrassa sa mère qui sommeillait, & courut, suivie de sa femme de chambre, chez sa tante qui demeurait à deux pas. Marguerite resta seule, &, pendant quatre jours, elle soigna madame Delamer avec un entier dévouement ; elle se faisait quelquefois illusion à elle-même ; il lui semblait que derrière ce rideau baissé, c'était sa mère qui respirait, qui dormait, & qu'une voix qui avait toujours éveillé une tendre vibration dans son âme allait l'appeler. Madame Delamer, qui n'était gâtée que par son mari, fut touchée de ces soins assidus, & tout en excusant Alice, elle remerciait Marguerite avec âme. Le danger s'éloigna vite, la petite convalescence fut rapide, & les voyageuses purent prendre enfin le train exprès & puis la chaise de poste qui les ramènèrent dans la petite ville.

Marguerite arriva chez elle, le cœur palpitant, Albéric la reçut & l'embrassa avec amitié ; elle lui demanda aussitôt, avec un pressentiment singulier qui la faisait trembler :

« Où est Étienne ? »

Il hésita un instant.

« Étienne, s'écria-t-elle, je t'en conjure, Étienne !

— Eh bien ! répondit-il, Étienne a eu un violent accès de folie, & je l'ai fait enfermer.

M^{me} M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LA PEUR

CETTE histoire commencera comme un conte de fée, quoique le héros ne soit ni un roi ni même un prince.

Il y avait une fois un jeune homme beau comme le jour ! Il portait un des plus antiques noms de sa province ; il était fils unique de parents très-riches ; son caractère était loyal, son cœur bon, & son esprit aimable ; il avait fait des études remarquables, & son organisation artistique lui permettait de cultiver avec un égal succès la musique & la peinture.

En voyant ce portrait, qui n'est nullement

flatté, chacun va envier les dons & l'heureuse étoile de notre héros ; car au milieu de toutes ces qualités aucun point noir n'apparaît aux regards ! Il ne manque rien, n'est-ce pas, à cet être charmant ?

Hélas ! une tache imperceptible, d'abord, s'est étendue lentement sur lui, comme l'huile s'étend sur la soie ; puis un jour, il a été caché tout entier sous cette tache devenue gigantesque !

Il faut cependant faire connaître le malheur qui enveloppe la destinée de Philippe de Courson ; mais, en face de cet aveu, la franchise hésite & la

plume cherche à s'échapper des doigts. Nous voyons les ombres des Courson, morts depuis des siècles, se dresser menaçantes, & nous voyons surtout le père de Philippe courbant la tête & demandant grâce pour son fils.

Le dernier descendant des preux chevaliers dont les figures altières se détachent sur des toiles enfumées, l'enfant élevé par un vieux soldat couvert de blessures, au milieu des plus glorieux souvenirs & des plus pures traditions d'honneur, cet enfant, devenu homme en apparence, n'est qu'un poltron !

Le voila dit ce mot si redouté, si redoutable & si incroyable.

Philippe a tremblé toute sa vie, non pas en face du danger, car il ne s'y est jamais exposé, mais devant l'apparence d'un péril de quelque nature qu'il fût. Il prévoyait, dès son enfance, tous les accidents possibles & impossibles, & se mettait à l'abri avec une prudence dont sa mère elle-même s'alarmait.

Jamais il n'eut de querelle avec aucun camarade, jamais il ne se livra à aucun exercice du corps, jamais il ne s'aventura seul la nuit sur un chemin isolé.

Au collège, on l'appelait mademoiselle de Courson, ou plus souvent encore Philippine. Il racontait naïvement ses terreurs, & n'était brave que pour avancer sa poltronnerie.

Plus tard, il chercha, mais en vain, à dérober sa honteuse faiblesse aux regards : en dépit de ses efforts, elle perçait à travers toutes ses actions. Ses amis se moquèrent de lui d'abord, puis lui tournèrent le dos, & les femmes furent à son égard plus impitoyables encore que les hommes.

Philippe avait vingt-cinq ans ; son père désirait ardemment le marier, espérant qu'un petit-fils relèverait sa race : il considérait la pusillanimité de Philippe comme une monomanie indépendante de sa volonté, comme une maladie morale accidentelle & non transmissible. Il se résignait donc, le pauvre vieillard, tout en souffrant à la fois dans son orgueil & dans ses sentiments paternels les plus intimes. Il comprenait bien que, dans toute la contrée, il ne trouverait pas une seule femme de bonne maison qui consentît à épouser son fils ; aussi prit-il un jour la résolution de courir le monde pour chercher une belle-fille.

Il dirigea d'abord ses pas vers la Bretagne & alla, avec Philippe, passer quelques semaines chez une cousine, qui habitait le Finistère.

Dès son arrivée, l'objet de ses rêves apparut à ses yeux sous la forme d'une jeune fille, blonde comme un épi mûr, blanche comme un lys, fraîche comme une rose de mai.

Philippe, interrogé sur ses impressions, répondit à son père que mademoiselle Yolande la Hardinière de Kerkavalarec-la-Hautois lui plaisait beaucoup : il trouvait seulement son nom assez difficile à prononcer, mais en devenant madame

de Courson elle devait se dépouiller de cet unique inconvénient.

Le comte de Courson s'empressa donc de demander la main de la belle Yolande pour son fils le vicomte Philippe : elle fut immédiatement accordée ; car, depuis son arrivée en Bretagne, Philippe avait de grands succès ! Son élégance, sa grâce naturelle, son esprit, en faisaient vraiment un cavalier remarquable, & jusque-là aucune circonstance n'avait amené la révélation de ce que son père appelait, en soupirant, *son infirmité* !

Philippe, très-satisfait de l'avenir qui s'ouvrait devant lui, se promenait un soir avec sa fiancée sur le bord de l'Océan. Yolande lui faisait admirer les falaises échanrées par les vagues, & il avait osé la suivre dans une des mystérieuses cavernes de la baie de Douarnenez.

« Ah ! dit-elle tout à coup, nous voici à la roche des *Trois-Jeudis*.

— Qu'est-ce donc que cette roche ? demanda Philippe.

— C'est une roche à laquelle est attachée une légende. »

A ce mot de légende, Philippe frissonna. Le soleil était couché ; le bruit des flots & le cri des mouettes faisaient retentir de sons lugubres les échos de la plage déserte. Le vicomte de Courson aurait voulu, pour tout au monde, arrêter la légende sur les lèvres de la belle Yolande, mais il parvint à dissimuler la vague terreur qu'il ressentait.

« Il y a deux cents ans environ, reprit mademoiselle de Kerkavalarec, un pêcheur, qui ne possédait que sa barque & ses filets, était fiancé à une pauvre fille, qui n'avait pour toute fortune qu'une cabane, bâtie sur cette roche ; faute d'argent pour acheter les habits de noce, le mariage ne pouvait avoir lieu. Un soir, Yvon, le pêcheur, dit à sa fiancée Jeannick : « Demain je vais à la mer, la pêche sera bonne, & nous nous marierons la semaine prochaine. »

Il partit & resta en mer durant trois jours & trois nuits. Jeannick pleurait & attendait.

Yvon revint, sa barque était remplie de poissons d'or.

« Ah ! que nous serons riches ! » s'écria Jeannick.

Un éclat de rire strident fut la réponse d'Yvon, & il s'éloigna du rivage.

« Où vas-tu ? » cria Jeannick.

— Je vais me promener, répondit-il, & je reviendrai t'épouser la semaine des *trois jeudis*. »

Jeannick se précipita du haut de la falaise & fut engloutie dans les flots. Depuis lors, disent les pêcheurs, on voit, pendant la nuit, son ombre sortir des cavernes & errer sur les rochers.

Philippe, plus pâle qu'un mort, était agité par un tremblement nerveux ; il se rapprocha de Yolande, saisit son bras & la serra convulsivement.

« Vous ne feriez pas comme Yvon, » dit-elle en levant sur son fiancé ses beaux yeux bleus.

Elle s'imaginait que l'histoire de Jeannick la noyée avait attendri très-vivement Philippe, & cette supposition lui donnait une haute idée de la sensibilité du vicomte.

La nuit enveloppait déjà de ses ombres la terre & l'Océan : Philippe n'osait regarder ni à droite ni à gauche ; ses dents s'entre-choquaient & il ne pouvait parler ; il aurait voulu s'arrêter, retourner en arrière pour rejoindre tous les la Hardinière de Kerkavalarec-la-Hautois, mais une force invincible le poussait en avant.

Ce fut Yolande qui s'arrêta.

« Qu'est-ce donc que cela ? » dit-elle.

Et sans aucune démonstration d'effroi, elle montra une forme blanche, indécise dans ses contours qui s'agitait & se tordait au pied de la falaise.

Philippe poussa un cri, se jeta derrière sa fiancée & tomba à genoux en s'accrochant à ses vêtements.

La jeune fille essaya d'abord de le relever, mais il avait les mains crispées, les bras roidis, & il semblait cloué sur le sable ; sa respiration était haletante, & à toutes les questions de Yolande, qui lui demandait la cause de ses souffrances, il ne répondait pas un mot.

L'idée qu'un homme pouvait avoir peur n'effleurait même pas l'esprit de la vaillante Bretonne ; pour secourir celui qu'elle croyait très-malade, elle appela au secours de toutes ses forces & n'attendit pas longtemps l'assistance qu'elle implorait.

« On y va ! » cria une voix mâle & rauque qui semblait sortir du fantôme blanc.

Et aussitôt un vigoureux matelot accourut auprès de Philippe & de sa fiancée.

L'ombre qui avait effrayé le vicomte de Courson n'était pas l'âme en peine de la noyée, mais une voile qu'un pêcheur attachait au mât de sa barque, jetée sur la côte.

« Qu'avez-vous donc ? dites-le-moi, je vous en supplie ? » répétait Yolande.

— Ce monsieur-là a probablement mangé quelque chose qui lui a fait mal, » dit le pêcheur en relevant Philippe.

En ce moment, toute la dynastie de la Hardinière de Kerkavalarec-la-Hautois, attirée par les cris de Yolande, arrivait aussi.

Le lendemain de cette fatale soirée, le père de la fiancée alla trouver le vieux comte de Courson & lui tint à peu près ce langage :

« Monsieur, entre gens d'honneur il faut s'expliquer franchement : votre fils a des attaques d'épilepsie, convenez-en ? »

— Non, monsieur.

— Mais la crise d'hier ?

— La crise d'hier, reprit le vieillard en courbant la tête, est une crise de... »

Le courage lui manqua pour prononcer le mot.

« Monsieur, ajouta-t-il, je comprends que, après la scène d'hier, vous souhaitiez reprendre votre parole, & au nom de mon fils je vous la rends. »

La déception de Philippe fut grande, car déjà il

s'était attaché à la jeune Bretonne. Monsieur de Courson, désespéré, quitta bien vite le Finistère, se demandant en quel lieu il pourrait conduire son fils.

« Allons dans les Pyrénées, dit Philippe ; il y a là beaucoup de voyages, & je puis en rencontrer une à mon gré.

— Oui, mais il y a aussi beaucoup de précipices, & à chaque pas que tu ferais dans la montagne, ta peur se révélerait.

— Mais, mon père, les gens les plus courageux ont le vertige. »

Le vieillard ne se laissa pas séduire par ce raisonnement, & très-décidé à choisir pour champ de ses recherches matrimoniales un pays plat, il se rendit à Arcachon.

Là, pas de précipices, pas de légendes, pas de brigands ! Une plage riante, des gens cherchant du matin au soir à s'amuser, un soleil resplendissant, & une mer calme comme un lac.

Monsieur de Courson pensa qu'en un pareil lieu la peur ne pourrait exercer son funeste empire sur l'esprit de son malheureux fils.

Bientôt Philippe fut l'homme à la mode : on se l'arrachait au bal, il conduisait toujours le cotillon & chaque soir sa poitrine était couverte de mignonnes décorations de toutes nuances attachées par les mains de ses danseuses.

Il avait pu expliquer son refus de faire partie des cavalcades en vogue à Arcachon, en disant que ses matinées étaient consacrées à la peinture ; les vrais petits chefs-d'œuvre que chacun admirait plaidaient victorieusement sa cause, & pour ne pas se plonger sous les vagues, il prenait pour prétexte sa voix de ténor qu'il craignait d'exposer aux refroidissements !

Ainsi posé, tout allait bien, & une brune méridionale vint bientôt effacer du cœur de Philippe le souvenir de la blonde Yolande.

Jeanne de Puybrac était vraiment ravissante ! Vive & enjouée, elle effleurait à peine le sol en marchant, & ressemblait à un oiseau toujours prêt à s'envoler. Philippe, triomphant & radieux, obtint la main de la jeune fille. Les charmants fiancés faisaient à Arcachon la pluie & le beau temps, & il fut décidé qu'on y resterait jusqu'à la fin de la saison. Le mariage devait avoir lieu ensuite au château de Puybrac.

Au nom de ce château, les cheveux du comte de Courson se dressaient sur sa tête ; il pensait avec terreur que du haut des tours de cette vieille demeure un revenant pourrait bien apparaître, & de sa main décharnée, briser l'union de Philippe.

Nous ignorons si une ombre sort parfois de son tombeau pour intervenir dans les affaires des Puybrac ; mais ce qui est certain, c'est qu'aucun esprit de l'autre monde n'eut la peine de rompre le mariage de Jeanne.

Un matin elle descendit toute joyeuse dans le salon où l'attendait son fiancé.

« Mon père nous a fait une charmante surprise, dit-elle ; il a fait venir ici ses chevaux. »

En entendant parler de bêtes aussi dangereuses, Philippe pâlit. Toute sa vie, il avait considéré le cheval comme étant un animal féroce, qui ne cherche qu'à faire du mal à ceux qui osent s'approcher de lui.

Une des choses qui avaient le plus charmé Philippe parmi les qualités de mademoiselle de Puy-brac, c'est qu'il l'avait toujours vue se promener à pied, tandis que toutes les autres jeunes filles galopèrent sans cesse sur la plage.

« Que voulez-vous donc faire de vos chevaux ? balbutia-t-il enfin. »

— Mais les monter, reprit en riant Jeanne ; il y en a un pour vous.

— Je ne monte pas à cheval, dit Philippe.

— Vous ne montez pas à cheval ! s'écria la jeune fille.

— Non.

— Vous plaisantez !

Philippe garda le silence.

« Je vais faire seller les chevaux, dit-elle. »

— Je vous donne ma parole, dit-il, que de ma vie je ne suis monté à cheval. »

Jeanne, qui était déjà près de la porte, revint sur ses pas, & resta en face de son fiancé, le considérant comme un objet très-extraordinaire.

« Par quel hasard, lui demanda-t-elle enfin, n'êtes-vous jamais monté à cheval ? »

— Parce que je n'ai pas le goût de l'équitation.

— Vous le prendrez.

— Jamais.

— Vous ne refuserez cependant pas de me suivre ?
— Je refuserai certainement, puisque je ne sais pas monter à cheval.

— Je vous donnerai des leçons.

— Je suis trop vieux pour commencer à faire une chose que je n'ai jamais faite.

— Non, vous n'êtes pas trop vieux, & dès aujourd'hui, nous commencerons : le cheval de mon petit frère est doux comme un agneau, vous allez le monter.

— Je suis désolé de vous contrarier, mais je vous déclare que je ne monterai pas à cheval.

— Et moi, je vous déclare que si vous n'y montez pas, je ne vous épouserai pas.

— Jeanne, dit Philippe, à mon tour je vais vous dire que vous plaisantez, car vous ne pouvez songer sérieusement à rompre nos projets d'avenir pour une bagatelle.

— Je ne considère pas cela comme une bagatelle : depuis mon enfance, je monte chaque jour à cheval avec mon père, & cet exercice est pour moi le plus grand de tous les plaisirs.

— Eh bien ! s'empressa de répondre Philippe, vous continuerez à monter à cheval avec votre père.

— Je ne resterai pas toute l'année près de mon père, & je veux que mon mari monte à cheval. Je sais qu'il faut, pour être heureux en ménage, se

faire des concessions réciproques, & je vous en ferai, n'exigeant en échange que cette seule chose.

— Et c'est précisément celle-là que je ne puis vous accorder.

— Pourquoi ? faites-moi connaître le motif de votre refus ?

— Je viens de vous en dire la raison.

— Elle est mauvaise.

— Voyons, chère enfant, soyez raisonnable & convenez qu'on peut être un très-honnête homme & un bon mari sans monter à cheval ?

— J'en conviens, & certes je ne blâme pas ceux qui ne peuvent pas se donner le luxe de ce plaisir de savoir s'en abstenir, mais je trouve qu'un homme qui est assez riche pour avoir des chevaux doit, sous peine de ridicule, savoir s'en servir.

— J'ai l'antipathie des chevaux.

— Il faut vaincre cette antipathie qui n'est appuyée sur rien.

— Je vous demande pardon, les chevaux causent de nombreux accidents, dit étourdiment Philippe.

— En auriez-vous peur ? » reprit en riant Jeanne.

À ce mot de peur, Philippe rougit jusqu'à la racine des cheveux.

Jeanne devina instantanément la cause inavouable de l'obstination de son fiancé.

« Monsieur, lui dit-elle, j'aime le bal & la danse, & pourtant si vous m'aviez exprimé votre aversion pour le monde, j'y aurais renoncé, en me disant qu'une si petite chose ne peut séparer deux êtres qui s'aiment véritablement ; mais ici, il ne s'agit plus pour moi d'un plaisir, il s'agit de savoir si je puis avoir pour vous la considération qu'une femme doit avoir pour son mari. Répondez-moi franchement, oui ou non, êtes-vous poltron ? »

— Poltron ! mais pas plus qu'un autre.

— Les autres, à votre avis, sont donc poltrons aussi ?

— J'imagine que personne n'aime à s'exposer inutilement. »

Un éclat de rire roula entre les dents de Jeanne, mais ses yeux étaient remplis de larmes.

« Nous ne nous comprenons pas, reprit-elle, & cependant il est nécessaire de nous entendre à présent, pour ne pas avoir de déceptions plus tard. »

— Avez-vous donc la prétention d'épouser un héros ?

— Non, mais je veux pour mari un homme qui, sans courir au-devant des aventures comme Don Quichotte, les voit de sang-froid venir à lui.

— Eh bien ! mademoiselle, c'est précisément là mon principe : je ne prends pas la fuite quand un cheval passe à côté de moi, mais je ne veux pas m'exposer à faire une chute, peut-être mortelle, en grim pant sur son dos.

— Ceci est votre profession de foi sincère ? Vous ne vous moquez pas de moi en me répondant ainsi ?

— Je ne me permettrais pas, mademoiselle, de me moquer de vous.

— Et en cela aussi vous agissez prudemment, car si vous vous moquiez de moi, mon petit frère, qui a douze ans, pourrait bien vous en demander raison. Au revoir, monsieur, je serai toujours charmée de vous rencontrer au bal, mais je ne vous entraînerai pas à Puybrac. Puybrac est un château isolé au milieu des bois ; on n'y est pas en sûreté, & d'ailleurs jamais poltron n'a dormi sous son vieux toit. »

Philippe, atterré, partit le soir même avec son malheureux père, qui n'eut pas le courage de lui adresser un reproche, car il voyait dans la faiblesse morale de ce jeune homme, si accompli du reste, une fatalité plus puissante que sa propre volonté. Il lui semblait qu'une malédiction était jetée sur ce dernier descendant d'une vaillante race ; car, par un étrange hasard, les aïeux de Philippe avaient tous porté l'épée depuis plusieurs siècles, & quelques-uns étaient parvenus aux plus hautes dignités de l'armée.

Philippe, qui s'entretenait souvent de son malheur avec son père, imagina de chercher une femme frêle & délicate, dont les goûts ne l'entraîneraient à aucune épreuve, & qui serait pour lui une sauvegarde continuelle, puisqu'il pourrait attribuer à sa tendresse pour elle toutes les précautions dont il entourerait leur existence commune.

« C'est une assez bonne idée, dit monsieur de Courson, » & le père & le fils délibérèrent ensemble sur le chemin qu'ils devaient suivre pour rencontrer la faible femme qu'ils désiraient trouver. Ils pensèrent qu'on amène à Nice beaucoup de jeunes filles pour les exposer au soleil & les faire vivre.

Huit jours après, ils s'installaient à Nice, dans une jolie villa ; le père & le fils furent promptement appréciés & recherchés. La tournure élégante & la figure distinguée de Philippe le faisaient tout d'abord remarquer, puis son charmant esprit captivait ensuite tous ceux qui le connaissaient.

Bientôt, il remarqua lui-même une jeune Anglaise, pâle comme un clair de lune ; ses yeux avaient la nuance azurée du ciel de l'Italie, & sa taille mince se ployait comme un roseau !

Miss Anna Campbridge n'était parvenue à l'âge de vingt ans qu'à force de soins ; on l'avait cultivée comme on cultive une plante de serre chaude ; sa vie paraissait un problème, & quand celui qu'on appelait à Nice le beau vicomte dirigea vers elle ses attentions, chacun se dit que, dans un an, il serait veuf.

Philippe comptait bien disputer sa femme à la mort, & loin de s'affliger de l'existence de dévouement qu'il acceptait, il calculait tous les avantages que cette santé chancelante allait lui procurer. Pour l'amour d'elle, il serait en droit d'éviter tout danger, toute secousse, toute émotion ; l'état maladif de sa femme allait être désormais une justification perpétuelle de sa prudence, car la plus lé-

gère inquiétude pourrait tuer une aussi frêle créature, & la tendresse que la jeune fille inspirait à Philippe grandissait à la pensée de toutes les sécurités qu'elle lui apportait en dot.

Le mariage fut bientôt arrangé ; monsieur de Courson était satisfait ; lord Campbridge enchanté, & cette fois l'heureux fiancé avançait sans la crainte de faire naufrage au port.

Un soir, Philippe & Anna respiraient, sur une terrasse, l'air embaumé par les orangers en fleur. Le ciel étoilé éclairait la mer, & les flots argentés venaient mourir sur le rivage. La villa habitée par les Campbridge était entourée de bosquets, & les murs qui défendaient l'entrée du parc étaient peu élevés.

Tout à coup, un cri de douleur & d'effroi retentit à peu de distance ; ce cri partait d'un massif touffu. Quelques secondes de silence succédèrent à ce cri, puis il retentit une seconde fois, vibrant d'abord, & étouffé ensuite.

Miss Anna s'était levée.

« On assassine quelqu'un, » s'écria-t-elle.

Philippe, qui tremblait rivé au sol, ne répondit pas.

« Allez donc, dit miss Campbridge, n'entendez-vous pas le râle d'un mourant ? »

Philippe resta immobile à la même place.

Alors, la frêle enfant, qui pouvait à peine marcher, s'élança dans le jardin, & disparut dans l'ombre sous les arbres qui abritaient sans doute la victime & le meurtrier.

Philippe était toujours sur la terrasse.

Il sentit une main qui broyait son bras, & une voix, étranglée par la douleur, murmura à son oreille un seul mot :

« Misérable ! »

Puis le vieux comte de Courson s'élança sur les traces de la jeune fille. Deux coups de feu retentirent, & Philippe s'affaissa.

Quelques instants après, le jardin était envahi par les serviteurs de lord Campbridge. On chercha en vain l'assassin qui avait disparu, & qui, en se sauvant, avait tiré au hasard ses deux coups de pistolet. La victime était une femme frappée par un poignard ; elle aurait été tuée, sans doute, si, à la vue de miss Anna, le meurtrier n'avait abandonné sa proie.

« Milord, dit au comte de Campbridge monsieur de Courson en relevant Philippe, je ne vous ai jamais parlé de l'état de santé de mon fils, parce que je le croyais guéri ; je vois que je me suis trompé ; il a une maladie de cœur, & le sang se porte avec tant de violence à cet organe que, parfois, le malade perd connaissance.

— Je croyais, monsieur, répondit froidement lord Campbridge, que, en face du danger, les Français ne perdaient jamais connaissance. »

Philippe ne reparut pas chez miss Anna. On raconta à Nice qu'il s'était passé, dans le jardin de lord Campbridge, un drame mystérieux, à la suite duquel le mariage du vicomte de Courson & de

l'héritière anglaise avait été rompu, mais nul ne sut le triste mot de l'énigme.

Monsieur de Courson resta quelques mois encore à Nice, car à quoi bon courir le monde ? Le vieillard, abattu par cette dernière humiliation, ne songeait plus à marier son fils.

Philippe aussi se sentait découragé ; il maudissait sa faiblesse, & se demandait pourquoi il attachait tant de prix à une vie semée de difficultés & de revers.

Il cessa d'aller dans le monde, se contentant de voir quelques amis qui venaient chez son père ; parmi eux, la personne qui lui inspirait le plus de sympathie, était une veuve qui, depuis plusieurs années, habitait Nice avec sa fille unique. Aucune idée matrimoniale ne se glissait pourtant dans l'esprit de Philippe, car la veuve était d'âge à être pour le moins, sa tante, & l'enfant chérie qu'elle avait amenée sous le soleil du Midi n'avait guère que treize à quatorze ans.

Un soir, cette délicate petite créature, qu'un souffle eût renversée, vint dire à sa mère que les domestiques avaient été très-effrayés par un bruit qu'ils avaient cru entendre dans la cave.

« J'y suis allée, ajouta-t-elle, & il n'y avait personne,

La marquise de Savenay embrassa sa fille, & l'enfant s'éloigna en chantant.

« Comment avez-vous fait, madame, dit Philippe, pour rendre votre petite fille courageuse ?

— Elle est née ainsi, répondit la marquise.

— Et le courage naturel & instinctif est le seul courage vrai, n'est-ce pas ?

— Vous vous trompez, reprit en souriant madame de Savenay, on corrige un enfant de la peur.

— Je ne le crois pas.

— Et moi je suis sûre que cette cure merveilleuse peut s'accomplir, j'ai même la prétention d'en être une preuve.

— Vous, madame, s'écria Philippe, vous avez été?...

— Excessivement poltronne !

— Il y a bien longtemps ?

— Très-longtemps, dit en riant la marquise, car alors j'étais jeune ! »

Pour se rendre compte de l'étonnement de Philippe, il faut savoir que madame de Savenay était le type le plus complet de la femme énergique ; en 1848, elle avait traversé Paris, sautant par-dessus les barricades, & bravant les balles, pour aller chercher son frère parmi les blessés ; elle montait à cheval comme un écuyer de profession, & toutes les craintes féminines lui étaient inconnues.

Philippe se rapprocha d'elle & lui dit d'une voix émue :

« Je vous en supplie, madame, racontez-moi comment vous êtes devenue brave ?

— En plongeant dans mes plus lointains souvenirs, dit-elle, je me rappelle avoir vu des fantômes

errer autour de mon berceau ; plus tard, de hideuses figures m'apparaissaient dans les ténèbres. Elles semblaient illuminées par une lueur infernale, leurs yeux & leurs narines lançaient des flammes, & leurs formes variaient comme par enchantement ; elles grandissaient, diminuaient, s'anéantissaient, pour reparaître ensuite plus terribles. Les impressions que je ressentais alors étaient si violentes, que je frissonne encore en y songeant. Je ne pouvais rester seule, un instant, dans la crainte d'être aussitôt entourée par les fantastiques figures que mon imagination créait.

» Bientôt mes terreurs s'étendirent à toutes choses ; je redoutais les hommes, les animaux, le feu & l'eau ! Partout je croyais voir des voleurs, des assassins, des cadavres & des revenants...

Je ne pouvais m'endormir qu'en tenant dans ma main la main de ma bonne, & quand, au milieu de la nuit, je me réveillais, je poussais des cris aigus, & pour me calmer, il fallait illuminer l'appartement, & parfois même m'emporter chez ma mère.

» Nous habitions à l'extrémité d'un faubourg ; notre maison était située près d'une église, abandonnée depuis la révolution, dont l'aspect triste me frappait vivement, & j'étais fermement convaincue qu'elle servait de pied-à-terre à Satan. La sombre tour dominait notre jardin, & dès que le soleil était couché, je n'osais plus porter mes regards du côté de ces murailles habitées par les oiseaux de nuit.

» Mon père comprit que cet état d'esprit ne pouvait durer sans danger pour ma santé & pour mon avenir. J'avais dix ans quand il résolut de me corriger à tout prix.

— Vous corriger, madame, interrompit Philippe, mais ces terreurs étaient involontaires, n'est-ce pas ?

— Sans doute, elles étaient involontaires, répondit la marquise, & elles me faisaient horriblement souffrir ; mais vous allez voir comment une volonté ferme triomphe d'une organisation malade. Ma mère fit, à l'époque dont je vous parle, un petit voyage, & je restai avec mon père, qui me dit dès le premier jour :

— Tu es assez intelligente pour savoir que les morts ne reviennent pas en ce monde, & que les monstres fantastiques n'existent que dans les contes de fées, tu vas donc désormais chasser de ton imagination toutes ces absurdités, & dormir tranquillement, ainsi que dorment tous les enfants de ton âge.

» Ma bonne me coucha comme à l'ordinaire, puis mon père vint m'embrasser & me dit :

— Je vais rester au coin de ton feu jusqu'au moment où tu dormiras ; la porte qui sépare ta chambre de la mienne sera ouverte toute la nuit ; mais je te préviens que si tu cries, je la fermerai à l'instant.

» Je priai, je suppliai, mon père fut inflexible ; je m'endormis de fatigue en pleurant.

« Je me réveillai au milieu de la nuit, dans une obscurité profonde. J'appelai mon père.

— Je suis là, me répondit-il; reste tranquille, ou sinon je ferme la porte. »

Je ne tins pas compte de cet avertissement : je me suis mise à crier de toutes mes forces, & la porte fut fermée.

La sensation que j'éprouvai d'abord, fut horrible : je vis mes spectres familiers s'avancer menaçants vers moi ; un d'eux tenait à sa main une lampe infernale qui éclairait des ombres épouvantables ; tout cela dansait devant moi, & des bras décharnés s'allongeaient pour me saisir. Je cachai ma tête sous mes couvertures & j'eus une espèce de convulsion ; mes cris ressemblaient à des hurlements, & je me tordais comme une corde de violon se tord sur des charbons ardents. Puis, tout à coup, voyant que les fantômes hideux que je croyais apercevoir ne me faisaient aucun mal, je me calmai ; je pensai que mon père était là près de moi, que chacun dormait dans la maison, sans s'inquiéter des esprits malfaisants, & que j'avais peut-être tort d'y songer si souvent ; tandis que je réfléchissais ainsi, mes yeux se refermèrent & je m'endormis.

Quand je me réveillai, le soleil éclairait ma petite chambre, & ma bonne me regardait en riant.

« Quel tapage vous avez fait cette nuit, me dit-elle, mais par exemple il n'a pas duré longtemps. Monsieur avait raison, c'était un bon moyen pour vous guérir. Je ne pouvais pas venir à votre secours, monsieur me l'avait défendu &, pour être plus certain d'être obéi, il m'avait enfermée. »

Je me mis à rire aussi, trouvant cela très-drôle.

Depuis cette époque, jamais je n'ai ressenti l'influence de la peur. Les hasards de mon existence m'ont placée plus d'une fois, comme vous le savez, en face de dangers réels, & à peine les battements de mon cœur se sont-ils accélérés à la vue du péril.

Dès le soir qui suivit ma guérison, je restai seule au jardin, courant joyeuse & triomphante dans les allées sombres, & jetant un regard de défi à la tour que la veille encore je croyais hantée par le diable. »

Philippe prêtait à ce récit une attention hâletante.

« A quoi attribuez-vous ce miracle, madame ? dit-il.

— Je crois, reprit madame de Savenay, qu'il suffit d'affronter franchement la peur, de lui tenir tête pour la vaincre. On emploie ce moyen avec les chevaux ; on les conduit de force près des objets qui les effrayent, & quand ils les ont flairés, ils se calment & finissent même par ne plus les regarder. »

Un mois après cette conversation, le comte de Courson faisait ses préparatifs de départ. On était

au printemps de 1859, le Piémont se couvrait de troupes qui allaient combattre, & le père de Philippe ne se souciait pas de rester au milieu de ce conflit pour donner à tous le spectacle des terreurs de son fils.

Philippe se présenta un matin chez son père, sous l'uniforme de soldat français.

« Vous n'avez pas le droit, dit tristement le vieux gentilhomme, de revêtir, même pour un instant, cette livrée ; vous n'êtes, hélas ! pas digne de la porter. D'ailleurs, le temps du carnaval est passé & je ne comprends pas le but de cette plaisanterie.

— Ce n'est point une plaisanterie, mon père, répondit Philippe ; j'ai le droit de porter cet uniforme, car, depuis hier, je suis soldat. »

Une heure plus tard, Philippe partait avec son régiment : il avait obtenu du colonel la faveur de ne pas aller au dépôt & de se battre avant de savoir faire l'exercice.

Il ne se battit qu'un jour, mais son nom fut cité à l'ordre de l'armée ; & le soir de la bataille, au moment où sa vue commençait à s'obscurcir, il vit briller sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur. Il la détacha bien vite, car il sentait que les minutes qui lui restaient à vivre étaient comptées ; il la remit à un de ses camarades, en lui disant :

« Vous porterez cela à mon père. »

Ce furent ses dernières paroles ; il mourut le sourire sur les lèvres. Sans doute, à cette heure suprême, Dieu lui accordait le courage qu'il avait acheté si cher.

La douleur du comte de Courson est encore aujourd'hui ce qu'elle était il y a dix ans. Philippe est sans cesse présent à sa pensée ; il le pleure, il lui tend les bras, & appelle de tous ses vœux le jour de l'éternelle réunion.

Mais tous ceux qui, jadis, avaient connu le malheureux père ont remarqué que depuis la mort de Philippe, son attitude est bien changée. Son regard a repris une fière expression. Sa taille s'est redressée, & sa démarche est assurée ; l'amour paternel a fait revivre en lui toutes les croyances & tous les cultes de sa jeunesse ; il regarde l'avenir, & se dit avec désespoir que sa race est éteinte, mais il se dit aussi que Philippe est mort bravement comme ses pères avaient vécu.

Le vieillard, du reste, n'est pas seul sur terre ; miss Anna Cambridge s'est attachée à lui, elle est devenue sa fille.

Celle qui avait été la dernière fiancée du pauvre Philippe a voulu se consacrer à sa mémoire : elle est restée à Nice & passe sa vie entre les deux vieillards, dont elle est la consolation ; quand elle les quitte un instant, c'est pour s'agenouiller sur la tombe du brave soldat qui a racheté en un jour toutes les défaillances de sa jeunesse.

Comtesse DE MIRABEAU.

LES ALOUETTES DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISES

Parmi les innocentes bêtes
Qu'il avait en douce pitié,
François portait aux alouettes
Une singulière amitié.

Il aimait leur couleur de cendre
Qui lui rappelait le tombeau,
Et que lui-même voulut prendre
Pour sa tunique et son manteau.

Les voyant d'une aile légère
S'élever en chantant gaîment,
Quand elles avaient sur la terre
Trouvé quelques grains seulement,

« O créatures innocentes,
Par votre vol & vos chansons,
Vous nous donnez, quoiqu'ignorantes,
Disait-il, de grandes leçons.

» Nous devrions, suivant vos traces,
Savoir nous contenter de peu,
Et par nos actions de grâces,
En tout temps rendre gloire à Dieu.

» Nous devrions, vers la lumière,
Tendant d'un essor immortel,
Comme vous, mépriser la terre,
Comme vous, aspirer au ciel. »

Comte A. DE SÉGUR.



REVUE MUSICALE

GUIDO ET GINEVRA — LES BRIGANDS — L'OURS ET LE PACHA
LA CRUCHE CASSÉE — LES DEUX BILLETS
STABAT DE M^{me} DE GRANVAL — LA MORT DE DIANE
AU CONSERVATOIRE — COMPOSITIONS NOUVELLES

Guido et Ginevra, opéra français d'Halévy, fut représenté pour la première fois à Paris le 5 mars 1838; aucun ouvrage, pas même *la Juive*, lors de ses difficiles débuts, n'éprouva plus de vicissitudes que cette large composition. Le rôle de Guido fut écrit pour Adolphe Nourrit & celui de Ginevra pour mademoiselle Falcon. Mais avant que la partition fût mise à l'étude, le grand chanteur, si justement aimé du public, prit la fatale détermination de quitter l'Opéra. Les triomphes de Duprez qu'on avait exaltés outre mesure, lui semblèrent la critique ingrate de son talent. — Mademoiselle Rachel éprouva un découragement de cette nature devant les ovations faites à madame Ristori, dont le talent dramatique & remuant ne personnifiait nullement la simplicité majestueuse de la tragédie antique. — Le rôle de Guido confié à son successeur, Nourrit s'en alla mourir en Italie; les répétitions commencèrent. Après la septième, mademoiselle Falcon se sentit prise du mal qui devait l'enlever à la scène & céda son emploi à madame Dorus-Gras. C'est ainsi que cette représentation se trouva reculée jusqu'en 1838. Le succès fut égale à celui de *la Juive*, & il n'est pas aujourd'hui de musicien qui n'ait sur son pupitre la grande & pathétique partition de *Guido et Ginevra*.

On s'est étonné que l'ouvrage, interprété en ce moment par un ténor & un baryton français, puis par une cantatrice allemande, eût été traduit en italien. Pourquoi, se demandait-on de toutes parts, n'avoir pas laissé subsister l'œuvre primitive sans l'asservir aux exigences d'une scène nouvelle? Hélas! c'est que le Théâtre-Italien n'avait pas le droit de représenter des opéras français. On assure que monsieur Bagier vient d'obtenir du ministre le privilège de faire jouer, les jours où les Italiens font trêve, les compositions qu'il jugera de nature à plaire au public & à remplir son escarcelle.

Nous devons cette explication aux nombreuses personnes, qui, ainsi que plusieurs critiques de

journaux, se sont exclamées contre les coupures forcées qu'on a dû faire subir à la pièce.

On a supprimé, ce qui est fort regrettable, le tableau de l'orgie qui commençait le quatrième acte & qui avait été très-admiré; l'*aria* de Ginevra à la fin du premier acte, & d'autres morceaux d'une importance capitale. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage a obtenu un grand succès: l'air de Forte-Braccio parfaitement rythmé par Bonneheé, & la fameuse romance:

Pendant la fête une inconnue,

qui a valu deux salves de bravos à Nicolini, un quinquette d'une excellente facture, le duo demi-bouffe de Ricciardo & Forte-Braccio, un troisième acte qu'il faudrait citer en entier, tant il est magnifique, l'air de Médicis, la grande scène de Guido, celle de Ginevra, un chœur religieux d'une belle & poétique inspiration, le chœur des brigands dans la chapelle funéraire, & le finale, tels sont les principaux morceaux que le public a chaleureusement applaudis. Le dernier acte n'a ni l'intérêt ni l'ampleur des précédents; on n'y a guère admiré que le chœur.

Vive la peste!

& le cantabile de Guido, après qu'il a reconnu Ginevra évanouie devant le seuil du palais de son père.

Toujours est-il que l'opéra d'Halévy, tout italien qu'il soit devenu, est une bonne fortune pour Paris dans ce temps de pénurie musicale.

Mademoiselle Krauss a chanté en grande artiste. Nous l'avions entendue il y a deux ans, & dès lors nous avions compris qu'à travers quelques défauts d'inexpérience, il se trouvait en elle des qualités qui devaient un jour en faire une cantatrice remarquable. Plus encore que son style & son chant on doit admirer en elle la chaleur & la plastique de la tragédienne. Rien de plus saisissant que sa sortie du tombeau à travers les misérables que le miracle a prosternés.

Nicolini aussi a été chaleureusement applaudi. On prétend qu'il avait demandé des conseils à Duprez, le créateur du rôle.

Les Brigands, si longtemps attendus ont fait leur apparition sur la scène de l'Athénée. Tout le monde sait que le sujet est emprunté à Schiller, tout le monde savait que Verdi en avait composé la musique. Il ne fallait rien moins que le plus sombre des mélodrames pour tenter ce fougueux broyeur de noir, surnommé par l'éminent critique Bertrand : le Caravage de l'opéra italien. Cette partition fut écrite par lui avant le *Troyatore & Rigolotto*, après les *Lombardi* et *Ernani*.

A l'époque où il composa *les Brigands*, le maestro ne cherchait pas aussi consciencieusement qu'il l'a fait depuis à rendre l'expression du libretto. Aussi se contentait-il, le plus souvent, d'épancher sa nature exubérante en cavatines chaleureuses & en chœurs à grand tapage. Nous retrouvons dans l'ouvrage nouveau ces sonorités violentes ces roulements de triples croches, au milieu desquels on a quelque peine à saisir les morceaux. Toutefois nous devons signaler la première scène entre Carlo & ses compagnons; les deux *cabalettes* énergiques lancées coup sur coup par le traître François, le bel adagio de l'air d'Amélie, de très-belles phrases dans la scène tumultueuse qui suit l'incendie, le *racconto* pathétique du vieillard, & plusieurs chœurs d'une large facture.

Au quatrième acte, la scène des remords & des visions de Franz est un morceau d'ensemble dont la strette est d'un grand éclat. Cette partition, si bruyante & si violente, est à l'étroit dans un aussi petit théâtre que l'Athénée. Il eût fallu un vaste espace à la musique formidable de Verdi, dont le nom avait attiré la foule & dont le bruit ne l'a ravie que médiocrement.

..

Pour ceux qui connaissent le talent de François Bazin, il semble toujours étonnant de le voir chercher avec passion des livrets bouffons; fin, correct, & discret dans ses compositions, il s'aventure avec élan dans le monde de la charge & y réussit à merveille. Le succès de *Maître Pathelin* a donné raison à sa verve badine. L'accueil fait à cette pièce n'était certes pas uniquement dû au mérite du célèbre fabliau gaulois. La musique y était remarquable. *Le voyage en Chine* eut cent cinquante représentations; c'est assez dire que M. Bazin sait passer, avec infiniment de tact & de talent, du grave au doux, du plaisant au sévère.

La fameuse bouffonnerie *l'Ours et le Pacha*, livret de Scribe et Saintine, musique de François Bazin, vient d'être représentée à l'Opéra-Comique. Les plaisanteries proverbiales, immortalisées par Brunet, Odry, Vernet, Lepeintre & madame Vautrin, sont restées dans toutes les mémoires. Le nouveau livret en a conservé les meilleures. L'ouverture est très-fine; elle conviendrait mieux à une comédie doucement gaie qu'à un vaudeville burlesque. On a particulièrement applaudi le premier chœur; les couplets de Roxelane, le duo

Prenez mon ours,

et le duo des deux animaux.

En somme, c'est une composition bien faite, une musique allègre, dans laquelle on sent une sorte de coquetterie de bon aloi, qui donne du charme à la pièce. Mais ce sont là de ces succès éphémères dont monsieur Bazin ne doit pas se contenter.

..

La Cruche cassée sert de sujet à l'un des plus gracieux tableaux de Greuze. Messieurs Hippolyte Lucas & Emile Abraham l'ont choisi pour en faire un joli petit opéra comique, dont M. Pessard, grand prix de Rome, a composé la musique.

Il s'est inspiré du genre de Gounod, & a traité ce libretto naïf avec une grâce poétique légèrement teintée de mélancolie. La meilleure page de la partition est à coup sûr l'ouverture. On y remarque aussi une jolie romance de tenorino & un quatuor très-sérieusement étudié.

..

Ne quittons pas la pastorale, sans dire quelques mots de l'opérette de M. Poize, intitulée *les Deux Billets*, que vient de nous donner l'Athénée. La musique est souriante, aimable & légère. On doit citer de jolis couplets qui ont été redemandés, un duo plein de verve & un finale très-bien rythmé; les autres morceaux n'ont qu'une médiocre valeur; en somme : petite salle, petite pièce, petit succès.

..

Madame de Granval vient de prouver une fois de plus qu'elle est un compositeur sérieux. Messieurs Auber & Ambroise Thomas l'ont proclamé d'erechef tout récemment à l'audition de son *Stabat*. C'est là une œuvre que l'on écoute avec toute l'attention qu'on apporte à la lecture d'un bon livre.

..

La seconde audition de l'œuvre symphonique & lyrique de M. de Vaucorbeil, *la Mort de Diane*, par la Société des concerts du Conservatoire, en est venue affirmer tous les mérites. C'est une œuvre de haut style que mademoiselle Krauss interprète en grande musicienne. Espérons que cette heureuse tentative encouragera le comité à nous réserver chaque année quelques surprises du même genre, le fin public du Conservatoire lui en saura gré, ainsi qu'il l'a prouvé par ses applaudissements enthousiastes,

..

— Au nombre des compositions distinguées en ce moment, il faut citer *l'Invitation à la Polka*, de Michel Bergson, qui est de plus en plus recherchée. On la trouve chez Cellerin, 11, faubourg Poissonnière.

— On trouve chez Brandus & Dufour une série de jolis arrangements pour piano, sur les motifs de la *Princesse de Trébizonde*, opéra d'Offenbach, & arrangés par les meilleurs compositeurs. Un des plus remarquable est intitulé: *Deux Bouquets de Mélodies, Mosaïques pour le piano*, par Cramer.

— Viennent de paraître, au *Ménestrel*: *Marietta*, la valse du comte Gabrielli; *le Souvenir du Moncel*, polka-mazurka; *les Premières Roses*, valse

composée par Don Leylo; & *Mandarina-Polka*.

— Comme musique de chant, nous recommandons un charmant recueil de six nouvelles mélodies, par J. B. Wekerlin; une belle page de Louis Lacombe, *Au pied d'un Crucifix*; — *Ophélie*, chantée par mademoiselle Nilsson, & composée sur les motifs d'*Hamlet*, par L. Arditi; et enfin du même auteur: *Capriccio-Mazurka*, chanté également par mademoiselle Nilsson, & se trouvant aussi au *Ménestrel*.

MARIE LASSAVER.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BOUDIN NORMAND

Prendre un kilogramme de porc frais, autant que possible entrelardé, mais moins de gras que de maigre, hacher ce lard très-menu (comme chair à pâté). — Puis, dans une terrine, casser quatre œufs dont on garde les blancs que l'on met en neige. — Ajouter aux jaunes d'œufs une demi-livre (250 grammes) de mie de pain émietté; le hachis de porc, du sel, du poivre, de la poudre de quatre épices; un peu de poudre de cannelle; du persil haché bien fin, deux ou trois échalotes également hachées; puis pétrir le tout en y ajoutant un litre 25 centilitres de lait — ajouter les blancs d'œufs en neige — empocher dans des boyaux au moyen d'un large entonnoir. — Il ne faut pas trop presser la pâte dans les boyaux, pour qu'ils ne se déchirent pas en les passant immédiatement à l'eau bouillante pendant cinq ou six minutes. — Les faire égoutter sur un linge blanc & les suspendre dans un lieu sec. — Ce boudin se conserve pendant huit ou dix jours, mais il est meilleur frais. — Il accepte fort bien la truffe ou le champignon.

SALMIS DE DINDON

Excellente manière de servir les restes d'un dindon. On coupe proprement les membres & les chairs; on les met dans une casserole avec un verre de vin blanc, persil, ciboules, champignons, & même un peu de truffes, le tout haché; sel, gros poivre, trois cuillerées de bouillon, ou mieux de jus; on laisse réduire à courte sauce, on ajoute au moment de servir un anchois dessalé & un bon jus de citron.

REMEDE DE BONNE FEMME CONTRE

LES POIREAUX

Ce remède est plutôt un remède de matelot contre un mal qui afflige & qui enlaidit. Il faut se procurer dans un port de mer des petits coquillages blanc & violet qu'on nomme *monnaie de Guinée*; on en fait dissoudre un ou deux dans du jus de citron pur; on touche le poireau avec cette dissolution, on touche légèrement & fréquemment, & l'excroissance disparaît.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

J'ACHEVAIS de coller derrière un joli cadre doré l'imitation de peinture à l'huile que tu trouveras dans ce numéro, & toute fière de mon œuvre, je me disposais à l'accrocher dans son jour le plus favorable contre une des murailles de ma chambre, quand Marie & sa sœur, bientôt suivies de Thérèse & d'Adrienne, entrèrent en petits ouragans.

« Bonjour, Jeanne, chère Jeanne ! comment vas-tu & que-fais-tu, petite fée ? »

— De la coquetterie à votre intention, mes amies.

— Comment cela ?

— Je pare de mon mieux, pour que vous l'appreciez selon son mérite, quelque chose dont votre journal veut vous faire la surprise le premier du mois prochain,

— Un poisson d'avril !

— Non, ce joli bébé endormi & ce gros chat gourmand qui profite du sommeil de son petit maître pour lécher le dessus de sa tartine.

— Oh ! sont-ils gentils, tous les deux, on les embrasserait.

— Il est de fait que ce groupe est réussi au gré de mon désir, & je l'espère, au gré des vôtres, mesdemoiselles.

— Je crois bien, on jurerait de la peinture ! C'est une petite œuvre d'art...

— Qui va grossir la liste de celles que nous devons depuis tant d'années à notre artiste ordinaire & extraordinaire, l'habile monsieur Dupuy, dont les procédés vont toujours se perfectionnant...

A propos de perfectionnement, je voudrais bien savoir, Jeannette, demanda Marie, si vous allez continuer à donner, chaque mois, dans les éditions bi-mensuelles, une feuille de travaux d'aiguille, avec leurs explications dans le texte, comme vous venez de le faire dans deux numéros consécutifs ?

— Oui, chère Marie ; car nous tendons à ce que ces éditions deviennent chaque jour d'une plus grande & plus véritable utilité dans la famille.

— Mais vous ne sacrifierez pas, au moins, ces causeries que j'aime tant ?

— Rassure-toi, coquette, répliqua sa sœur. Si j'ai bien compris Jeanne, les deux éditions bi-

mensuelles, sans perdre rien de ce qu'elles avaient jusqu'ici, donneront tous les 16 du mois une petite planche de travaux en plus, & à mon humble avis, elles réuniront désormais l'utile & l'agréable, les travaux d'intérieur & les superfluités élégantes

— C'est cela même.

— Et l'édition hebdomadaire, qu'est-ce qu'elle gagnera ? fit Adrienne ; — chacun prêche pour son Saint.

— Elle aura aussi quatre pages de travaux d'aiguille dans tous ses numéros autres que le premier samedi du mois...

— Parfait ! dit Adrienne, sans vouloir en entendre davantage. Maintenant je vais vous conter une grande nouvelle.

— Tiens, nous aussi, nous en avons une à vous apprendre, de grande nouvelle.

— Moi, c'est un mariage, reprit Adrienne. —

— Comme nous !

— Et lequel ? demanda Thérèse en même temps que moi.

— Celui de notre chère Berthe, fit Lucie.

— Celui de ma cousine, mademoiselle de V..., dit Adrienne.

Les exclamations se croisèrent.

— Ah ! ah ! en vérité ? cette bonne Berthe ! cette belle Valentine ! & qui épousent-elles ?

— Berthe se marie avec un jeune homme, fils d'un vieil ami de sa famille & avocat depuis peu.

— Valentine épouse un richissime agent de change.

— Et pour quand, ces grands événements ?

— Pour le premier samedi qui suivra Pâques, répondit Adrienne.

— Est-ce singulier, interrompit Marie, la noce de Berthe est fixée au même jour !

— La cérémonie aura lieu à Saint-Roch, continua Adrienne.

— Le mariage de Berthe aussi.

— Entre midi & une heure.

— Comme Berthe encore ! c'est vraiment un hasard tout particulier.

— Mesdemoiselles, déclara Marie qui avait subitement perdu son air enjoué, ce rapprochement

est très-fâcheux, car vous n'êtes pas sans avoir entendu dire que lorsque deux mariages se célèbrent en même temps, l'un des deux est infailliblement malheureux.

— Oh! la petite sotte, qui ajoute foi à ces contes de nourrices, à ces sornettes, s'écria Lucie en riant; alors, toi, quand tu te marieras, il ne faut pas demander si tu auras soin — selon la recommandation de notre vieille Nanette — de ne pas laisser ton mari te mettre l'anneau nuptial plus loin que jusqu'à la première phalange, autrement tu ne serais pas sûre de régner dans le ménage & je crois que tu tiendras quelque peu à cette souveraineté, petite sœur.

— Méchante! fit Marie confuse des railleries de Lucie & de nos rires. N'est-ce pas, mesdemoiselles reprit-elle, que ces superstitions existent un peu partout, & non-seulement en France, mais aussi à l'Étranger?

— C'est vrai, dit Adrienne, & pour ma part je fus témoin l'année dernière, au mariage de la jeune princesse de M..., d'une gracieuse & très-poétique coutume russe dont le point de départ est une superstition semblable à celle de la vieille Nanette. Après la cérémonie religieuse, alors que les mariés reprennent le chemin du logis, on étend sur leur passage un morceau de satin rose, qui est l'emblème des jours tissés de soie qu'on leur souhaite, & celui des époux qui pose, le premier, le pied sur le riant tapis, a toutes sortes de bonnes chances pour sa suprématie dans le ménage.

— Moi, dit Lucie, je n'aime pas du tout la pensée qui a donné naissance à ces superstitions, poétiques ou non! Il semble qu'on y pose l'homme & la femme, ces deux êtres destinés à s'appuyer l'un sur l'autre, comme des antagonistes ne cherchant qu'à s'enlever l'un à l'autre cette autorité qui, en somme, doit n'appartenir qu'au seul chef de la famille, puisque la femme, en se mariant, jure librement obéissance à celui qu'elle choisit.

— Puissamment raisonné, ma très-logique & très-loyale Lucie; mais, rassurez-vous, les superstitions de ce genre ne font de mal à personne, car on n'y ajoute pas foi; on les constate, on en plaisante comme nous en ce moment, & voilà tout.

— En attendant, vous êtes de noce tout du long, mesdames! bien certainement Lucie ou Marie sera demoiselle d'honneur de Berthe?

— C'est justement ce qui nous met dans un grand embarras, répondit gaïement Marie, tout à fait rassurée à l'endroit du bonheur de son amie. Laquelle de nous acceptera, puisque Berthe nous laisse le choix, & qu'il ne doit y avoir qu'une demoiselle d'honneur du côté de la mariée, & une du côté du marié? Je prétends à la chose, comme la plus jeune — on favorise toujours les enfants, vous savez! — Mais Lucie revendique son droit d'aïnesse....

— Eh bien! tirez au doigt mouillé, à la courte-paille; le hasard décidera.

— Il me vient une lumineuse idée, mettons dans cette corbeille à ouvrage deux bouts de *faveur*.... Bon, ce rose pour Lucie & ce vert, couleur d'espérance, pour moi: Mémons, fermons les yeux & tirons. — Ce sera le vert qui gagnera.

— Tu es demoiselle d'honneur, Marie; j'ai amené le ruban rose.

— Quel bonheur! quel bonheur! tu n'en es pas trop fâchée, Lucie? Non?... Tant mieux!... Papa m'a promis, si je quêtai, de me donner une jolie robe de soie neuve, & maman, le chapeau assorti. Je demanderai que tu aies les pareils, pour te dédommager, ma sœur... Et puis, si mon quêteur est bien appris, peut-être m'offrira-t-il un beau bouquet de fleurs naturelles, le matin de la cérémonie, comme je l'ai vu faire je ne sais plus à quel mariage...

— Oh! ce n'est pas un usage général, cela, Marie.

— Dans tous les cas, ma chère, c'est un usage que je trouve charmant, surtout si le bouquet est de lilas blanc & de boutons de rose. — Je raffle de lilas blanc, moi! — Ça, mesdemoiselles, je n'ai jamais été demoiselle d'honneur, qu'est-ce que j'aurai à faire?

— Oh! presque rien! Le matin du mariage tu commenceras par te faire bien belle — nous nous en rapportons à toi pour ce soin. — Puis tu accompagneras tes parents et ta sœur à l'église, où devra avoir lieu la bénédiction nuptiale; & tu resteras auprès d'eux jusqu'au moment où le monsieur ganté de beurre frais, qui aura été désigné pour te servir de cavalier, viendra t'offrir la main, ainsi que la bourse de quêteuse. Alors, tu quitteras ta place, & toujours guidée par ce monsieur, tu iras tendre gentiment la bourse à toutes les personnes devant lesquelles vous conduira le bedeau ou le suisse. A chaque offrande, un joli sourire, une inclination modeste, & voilà! Tu auras bien soin, dans tes diverses évolutions à travers les assistants, de ne pas laisser tomber ta bourse & tout ce qu'elle contient par terre, car c'est fort désagréable & encore plus intimidant. — Je le sais, moi, pour avoir eu un jour cette maladresse!... Enfin, le monsieur, toujours précédé du suisse, te reconduira près de ta mère, — où, après lui avoir fait une belle révérence de remerciement, tu n'auras plus qu'à prier jusqu'à la fin de la cérémonie pour le bonheur des époux.

Ton rôle se termine là; le reste de la journée, tu n'auras ni plus ni moins à faire que les autres jeunes filles. — L'usage est aussi que la mariée offre un petit souvenir — en général, un bijou — à sa demoiselle d'honneur, qui lui donne, en échange, un coquet ouvrage de ses mains, destiné à orner son nouveau ménage.

— Merci mille fois, Jeanne. — Grâce à tous ces détails, je crois que je sortirai d'affaire à merveille. A présent, causons un peu des autres cadeaux que la mariée doit faire ou recevoir; c'est si amusant!

— Non pas, non pas, se hâta de dire Lucie. — Le temps nous manque aujourd'hui, & il est plus

sage d'aller bien vite travailler aux bandes d'appliques de la chauffeuse de satin noir capitonnée que nous voulons donner à Berthe; car si nous ne nous dépêchons, jamais elle ne sera finie à temps! Au revoir donc, mesdemoiselles, nous reparlerons de tout cela une autre fois. »

Marie se laissa entraîner à regret par sa raisonnable sœur; mais ce fut à la condition expresse que nous ne dirions plus un mot de ces intéressants mariages, tant qu'elle ne serait pas des nôtres.

Je te quitte donc au plus vite, ma chère Florence, afin de n'être pas tentée, même avec toi, de violer ma promesse, & en remettant à notre prochaine correspondance le récit de ces deux fameuses noces.

Ton amie toujours,
JEANNE.

MODES

Déjà le moment arrive de s'occuper des toilettes du printemps, & pour te bien renseigner sur cet important sujet, je suis allée faire une tournée dans les principaux magasins de Paris.

Au *Grand Marché-Parisien* j'ai beaucoup admiré le *Taffetas Raphaël*, liséré aux couleurs italiennes, & fabriqué avec les meilleures soies d'Italie.

La solidité en est garantie, le prix commence à 6 francs 75 & va jusqu'à 12 francs 75.

On trouve aussi dans cette maison du *Taffetas de Lyon* souple & brillant, noir nouveau, de très-belle qualité à des prix fort raisonnables.

Des *Poultz* de soie, *Cachemires* de soie, *Draps* de France, etc., etc.

Dans les soieries blanches, il y a également un grand choix, & elles sont toutes d'une fraîcheur irréprochable.

Un assortiment complet de *Florence* & de *Marceline* de bonne qualité pour doublure, du *Satin* de Chine, *Serge* & *Levantine*.

On m'a fait voir des *Popelines* du *Yorkshire*, tramées laines, nuances variées, à 40 centimes le mètre.

Des *Grisailles* à 95 centimes, de la *Cretonne*, *Popeline Irlandaise*, *Épinglinés*, *Casimir Russe*, *Taffetas de Paris*, *Granité byzantin*, *Sergé* de Hongrie, *Sergé* de Smyrne, *Sablé du Nil*, etc., etc.

Il me serait impossible d'énumérer ici l'énorme quantité de tissus que possède cette maison; je termine donc par le *Cachemire uni*, avec lequel se font les costumes de la saison.

On portera beaucoup de jupons plissés à plat, & repassés. — Les jupes & les vêtements peuvent être tout unis sans garnitures, surtout pour les jeunes filles. Avec ce genre de jupons, on met extrêmement peu de crinoline; souvent pas du tout, il faut un jupon de dessous en grosse mousseline, ayant par derrière seulement trois grands volants très-amplés.

Quelquefois on fait les costumes de cachemire de deux teintes de même couleur, comme celui-ci, par exemple: Il est marron. Le jupon, en cachemire foncé, est plissé à plat. — La jupe courte devant & très-bouffante par derrière est garnie tout autour d'un biais de cachemire & d'un effilé de laine. Elle est en cachemire marron, d'une teinte plus claire, ainsi que la petite casaque ajustée, formant postillon par derrière & petites basques devant. Le tout, orné du même biais & du même effilé que la jupe. — Ceinture de soie marron foncé, comme le jupon; elle passe sur les basques par devant, & se noue derrière sous le postillon. Les coques du nœud de ruban doivent être assez longues pour dépasser le postillon. Bouts larges & courts — Chapeau de paille marron, bordé & orné de velours marron de même nuance. Plumes frisées des deux teintes. — Ce même costume peut être copié n'importe avec quelle étoffe. Il est fort joli en gris & en bleu.

Le foulard s'emploiera beaucoup pour les plus jolis costumes de printemps.

Je suis allée visiter les nouveautés du magasin de *l'Union des Indes*, rue Auber, 1, et j'ai été émerveillée de tout ce que l'on m'a fait voir.

J'ai remarqué, pour robes de chambre, de très-beaux dessins de cachemire, des rayures, des palmes, etc. — De jolis bouquets *Pompadour* sur fond gris perle, havane clair, saumon, mauve, blanc, etc., font de charmantes étoffes de toilettes de soirée, pour jeunes filles, & peuvent aussi être employées en costumes courts. Le jupon en foulard uni, ou à rayures. On m'a montré des semis de petits boutons de rose, des violettes, des pensées sur des fonds unis. Ensuite, de plus grands dessins enguirlandés. Puis, sur des fonds pointillés, de petits muguet, des petits boutons de rose, des rayures *Florian*, etc.

Il y a aussi des foulards croisés, des foulards *Eugénie*, de couleurs délicieuses.

Sur des fonds foncés bleu, noir, des petits cailoutés blancs.

Sur de l'écrû, des petits dessins noirs, des losanges, des carrés, des vermicelles, des petits *ne m'oubliez pas*, des pastilles en toutes nuances, des petits pois, des mille pois.

De larges rayures, pour jupons, sur foulard croisé.

Des foulards lisses, à rayures moyennes & de toutes petites, pour chemisettes. — Du pékin, des mille raies, etc., etc.

J'ai beaucoup admiré la *Laïntown*, tissu très-fort, très-brillant, glacé ou non glacé. Les teintes en

sont très-douces & parfaitement bien réussies : blanc, rouge, rose, bleu, lilas, écarlate, etc., etc.

On fait de larges ceintures avec ce tissu, ainsi que des cravates longues, & aussi de petites tuniques pour robes de bal.

Il y a encore le foulard *sagalien*, tissu double & sans apprêt, de toutes les nuances possibles, mais surtout joli en écarlate, pour costumes ornés de velours noir ou de nœuds de ruban bleu.

Enfin, le foulard crépon de l'Inde, crépé comme le crépe de Chine, très-solide, & ne se tachant pas à l'eau. On en fait des casaques Watteau, ornées de dentelle blanche & noire.

Cette étoffe, en noir, sera beaucoup employée, mélangée avec de la couleur. Cela ne peut se froisser, est d'une grande souplesse, & forme de jolis plis très-bouffants.

Mais ce qui aura une grande vogue, c'est le crépe de Chine, dont la fabrication est tout à fait remarquable cette année.

Ce tissu est cher; mais il en faut très-peu pour un costume. La largeur est d'un mètre quarante centimètres. On trouve les plus jolies nuances, vert Isly, rose thé, caroubier, vin de Bordeaux, fleur de pêcher, etc.

On se sert du crépe de Chine pour ceintures, cravates, & ornements de chapeaux, quel'on garnit également en gaze.

Le chef de cet établissement tient à cœur de n'avoir que d'excellentes étoffes, & toujours des nouveautés. Il se charge de faire nettoyer & remettre à neuf les robes qui ont été achetées chez lui; mais si tu ne veux pas avoir recours à son ministère, tu peux te procurer, 31, rue du Dix-Décembre, à la parfumerie Ninon, un savon nommé *serico-sapo*, avec lequel tu pourras nettoyer tes étoffes de foulard sans en altérer les nuances.

Bientôt vont apparaître aussi les modes de la saison nouvelle, & quelques-unes de mes amies ont déjà vu dans les salons de madame Hamm, de ravissantes nouveautés; ce sont des chapeaux intermédiaires entre les modes de l'hiver & les fantaisies du printemps; c'est un charmant contraste de velours & de blondes, d'ornements légers & de vives nuances. Les formes de ces chapeaux sont gracieuses, élégantes, sans excentricité & surtout combinées pour plaire à tous les goûts, s'harmoniser avec tous les genres de toilettes & convenir à tous les âges.

Au milieu d'une telle variété, les descriptions sont tout à fait impossibles; mais ce que l'on peut affirmer dès aujourd'hui, c'est qu'on ne saurait

imaginer un choix de modèles plus jolis & de meilleur goût.

Pour les chapeaux fermés, que les barbes soient en crépe de Chine ou en gaze, on y coud généralement un petit effilé au bord.

On voit aussi chez madame Hamm (rue Halévy, 8) quelques chapeaux de couleur, s'harmonisant avec le reste de la toilette. Ils sont en tulle ou en crépe, avec ornements de même nuance, plumes ou fleurs. Mais les chapeaux noirs ne sont pas abandonnés. Pour une jeune fille on peut les orner avec un petit nœud ou pompon de couleur en ruban effilé, ce qui est très-léger, élégant & peu coûteux.

..

La machine à coudre Willcox & Gibbs, tout en étant très-bon marché, a l'avantage d'être universelle dans son application; elle possède quarante guides brevetés qui l'approprient à tous les usages, pour toutes les branches possibles d'industrie, les manufactures, la famille, etc. Son mécanisme, qui est des plus simples, la rend d'un entretien facile, & permet à toute personne qui en fait l'acquisition d'être promptement familiarisée avec toutes les parties qui la composent. Elle ne se dérange pas pour des causes inexplicables, & reprend le travail même après plusieurs mois de repos. On peut, au moyen du presse-étouffe que l'on change, exécuter les plus jolis dessins de broderie sur drap ou cachemire, & même les broderies en appliques; ce presse-étouffe permet de suivre les contours des dessins les plus compliqués.

..

L'eau et la pommade vivifiques, en dépôt chez messieurs Philippe & Compagnie, 24, rue d'Enghien, sont employées avec beaucoup de succès depuis plusieurs années. — L'eau vivifique nettoie parfaitement la tête sans le secours du peigne fin, qui a l'inconvénient de casser les cheveux; deux ou trois lotions par semaine suffisent pour entretenir la chevelure en bon état & la préparer à recevoir la pommade, qui, grâce à cette préparation, ne graisse nullement les chapeaux & les coiffures. — La pommade vivifique arrête la chute des cheveux & leur donne de la souplesse & de l'éclat. — Le cold cream vivifique est aussi un excellent cosmétique pour l'entretien de la peau.

En nous bornant à ces quelques lignes, nous avons la conviction que les personnes qui emploieront ces divers produits trouveront qu'ils tiennent beaucoup plus qu'on a promis pour eux.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODE

Toilette de mariée. — Robe en faye avec haut volant d'Angleterre maintenu par une grosse ruche, à plis doubles, en gaze; le point est recouvert par un cordon de fleurs d'oranger qui court sur toute la ruche. — Corsage ouvert, garni de la même ruche plus petite. — Traîne bordée de la grosse ruche. — Ceinture drapée, garnie d'une dentelle de 15 à 20 centimètres, surmontée d'une ruche très-basse; le drapé est fixé à la ceinture par un nœud bordé d'un rouleauté; la ceinture est fermée par une agrafe en fleurs d'oranger retombant en cascade. On peut remplacer l'angleterre par un volant en gaze ou en faye, et le cordon de fleurs d'oranger par un rouleauté en satin ou en velours royal. — Col Angleterre avec rabat en lacet sur lequel retombe une légère branche de fleurs; manchette assortie. — Voile en tulle illusion. — Coiffure en fleurs d'oranger avec traîne.

Toilette de jeune fille. — Robe en taffetas ornée de deux volants en biais légèrement froncés; la tête est formée par une *ruche-feuilles*, traversée par un velours noir ou de teinte un peu plus foncée que la robe. — La tunique avec corsage à revers est ornée de même, & forme derrière deux larges pointes comme devant, elle est très-froncée à la taille, derrière; le revers de la manche est simulé par la ruche. — Chemisette en mousseline avec col remontant & rabat en valenciennaise retenue par une applique brodée au plumetis. — Chapeau en tulle avec diadème plissé, touffe de roses de laie, barbes plissées.

Toilette de petite fille. — Robe en foulard rayé, avec revers en velours garnis d'une petite ruche traversée par un velours noir. — Corsage décolleté à basque & à revers garnis comme ceux de la jupe; les mêmes revers sont répétés dans le dos au corsage & à la basque. — Ceinture en velours bordée d'un velours noir. — Jupou en taffetas avec haut volant plissé, retenu par un large velours noir. — Chapeau en gros grain avec rouleauté

en velours royal, nœud mélangé de coques en gros grain & en velours royal, panache retombant un peu sur le côté. — Chemisette en batiste avec col & poignets garnis d'une petite bande brodée & festonnée.

QUATRIÈME CAHIER

Parure — C. T. enlacés — Entre-deux — Mouchoir avec M. D. — Porte-allumettes — Entre-deux filet guipure — Bouillonné à tête double — Fleur en laine, œillet — Carré filet-guipure — Jeanne — L. M. F. — A. L. F. — Revers et parement soutachés — M. J. — Garniture — M. M. enlacés — Bonnet d'enfant — Alice — A. P. enlacés — Corbeille de bureau — Bourse de quêteuse — Serviette à thé au crochet — Garniture plissée pour robe — Deux alphabets cordon pour linge de table — Entre-deux — Garniture.

PLANCHE IV

PATRON

A PIÈCES INDÉPENDANTES ET POUVANT SE DÉCOUPER

Chemisette.

Les abonnées à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

PLANCHE VIOLETTE

Corsage basquine.

Jupon tournure.

Costume de petit garçon de six à huit ans.

Basquine courte } pour petite fille de 4 à 5 ans.
Col matelot }

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES ET POUVANT SE DÉCOUPER

Déshabillé avec pèlerine à pointes.

ÉNIGME

J'ai trois pieds et je sers tous les jours dans la vie,
On me divise en cinq et non plus par moitié,
Ni par quart : je vaux peu, j'excite peu l'envie,
Pourtant qui ne m'a plus est digne de pitié.

MOSAÏQUE

On demandait un jour au Poussin comment il était arrivé à ce rare degré de perfection dans son art :

— Je n'ai rien négligé, répondit-il.

★ ★

Dans ses derniers jours, monsieur Ingres allait au Louvre & y copiait une tête, comme l'aurait fait un jeune élève. Quelqu'un lui demanda pourquoi il s'assujettissait à ce travail :

— Pour apprendre.

★ ★

LE CHAMP DE BATAILLE D'AZINCOURT

Après la funeste journée du 22 octobre 1415, le bailli d'Aire & l'abbé de Ruisseauville firent creuser trois fosses profondes où l'on disposa cinq mille cadavres tombés sur le champ de bataille.

On entoura ce cimetière d'une haie d'épines & d'un fossé; on y planta des arbres, & pendant plus

de quatre siècles, aucun pied ne foula ce sol respecté. En 1734, madame de Trumecourt y éleva une chapelle; elle fut démolie en 1793, & les pierres qu'on en retira furent employées aux plus vils usages.

En 1815, les officiers anglais fouillèrent une des fosses & en retirèrent des ossements, des armes rouillées, un *oliphant* en ivoire sculpté, des pièces d'or & d'argent aux effigies des rois Jean & Charles V.

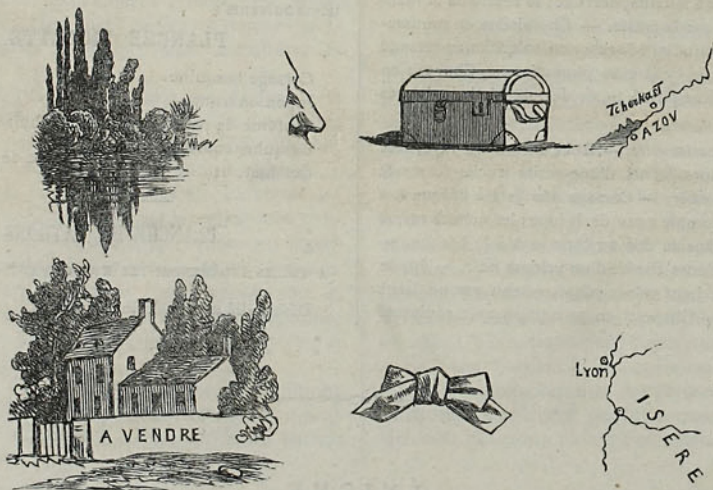
On arrêta ces profanations; le marquis de Trumecourt racheta le terrain où trois de ses ancêtres reposent, & on vint, en 1869, d'y ériger un calvaire, double monument de la religion & du patriotisme.

Ce qu'il y a de cruel dans les grandes douleurs causées par les grandes pertes, c'est de voir la profonde indifférence des autres.

CHÈNEDOLLÉ.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS : Le sage est toujours assez riche.

RÉBUS



res-
eva
les
olus

des
mes
ces
uar-

ra-
res
cal-
pa-

urs
oro-



3747

Mode de Paris
Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Coiffettes de M^{me} Du Rieu, 1. An^{ne} M^{me} de Buisson, 8, r. Halévy Place
de l'Opéra - Lingerie de la Grande M^{de} de Blanc, 6, Boul. des Capucines - Corsets de M^{me}
de Vertus, saurs, 27, Ch^{emin} d'Antin - Parfumeries de Guerlain, 15, r. de la Paix

Brazeilles Desterbecq r du Casino g Paris de Cologne Ayuntamiento de Madrid Amsterdam Desterbecq Wyzelstrans F. 509



4



3



5



Imp. DEPUY, Paris.



Modes de Paris
Journal des Demoiselles
ET PETIT COURRIER DES DAMES

3748

Reunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1

Modes de Madame Camille, 3, rue Rougemont



3745

Modas de Paris
Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Corsettes de M^{me} DuRoi (Anc^{me} M^{me} des Ruisieux), 82, Halving Place de l'Opéra.

Parapentures de la Ville de Lyon, 6, rue de la Ch^{se} d'Antin-Bignon d'Art de M^{me} Gueydon, 9.

Place de la Madeleine.
Ayuntamiento de Madrid

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

ÉDITION BI-MENSUELLE

MODES, TRAVAUX, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

La *Maison de blanc* du boulevard des Capucines est, à Paris, une maison et d'un grand intérêt, pour les femmes qui veulent réunir l'économie au bon goût.

— Voulons-nous un trousseau tout fait, ou le linge acheté à part et confectionné d'après notre choix particulier, on vous présentera toutes les combinaisons et tous les modèles avec un devis précis, à quelques francs près.

Ne veut-on faire qu'un achat de linge de maison, dans ce cas, comme dans le précédent, la maison du boulevard des Capucines nous fournit tout ce que l'on peut désirer : linge tout fait, prêt à emporter ou sur commande, à volonté; linge choisi à tous prix et toujours de bonne qualité.

J'ai vu des services de table à carreaux tissés, en fil calandré à 6 fr. 75 la demi douzaine; les serviettes éponges, pour la toilette, depuis 1 franc, serviettes d'office, tabliers de domestiques, de cuisine, de femme de chambre, tout faits à 1 franc 75 c., etc.

La toile, les madapolams, les cotons fins sont excellents; et à partir de 1 fr. 75, on peut trouver de la toile pour chemises de belle qualité et très-

douce; si l'on ne tient pas à une toile extrêmement fine, elle suffit parfaitement.

Parmi les plus charmants objets de lingerie, nous citerons les cols et les manches, depuis 2 fr. jusqu'aux genres les plus riches. Je remarque encore de fort jolis modèles de ces fichus à la mode, qui achèvent si bien une toilette.

On les pose sur les corsages carrés ou décolletés; il y a même des bandes à gros plis, en mousseline que l'on peut mettre sur les corsages très-peu ouverts, et qui habillent à merveille.

Je citerai, enfin, les costumes en mousseline, les robes de chambre en percale brodée; la lingerie d'enfants, les layettes de toutes sortes; des petites robes en piqué soutachées richement, à nouveaux dessins de soutaches; des robes brodées, à volants, pour petites filles. J'en ai vu une, que j'ai trouvée charmante : la robe était en percale, à volants brodés et garnis de valenciennaise; le pouff et le petit paletot également en percale brodée, garnie d'un volant; la ceinture à deux larges bouts, brodée aussi, et non en taffetas.

Les robes sont toujours très-ornées; on met des volants, des franges, des garnitures de toutes sortes. J'ai remarqué peu de robes sans volants. On y ajoute des franges ou des ruches, mais le volant est la base de toute ornementation. Une jolie garniture, c'est une ruche au bas et au-dessus du volant. On fait de très-belles robes, avec cet ornement.

Le corsage se garnit de même; corsage montant avec ruche et frange, simulant le corsage carré, ou ruche et dentelle. M^{me} Bricard (1) fait toujours les robes à longues traînes pour le soir, et même pour grandes visites de jour. La mode est d'ailleurs partagée au sujet des traînes pour le jour. Quelques jeunes femmes fort élégantes adoptent la traîne de préférence à la robe courte. D'autres les ont totalement abandonnées, le jour; leurs plus belles robes de visites sont courtes, très-ornées, mais sans traîne. Les robes courtes sont même encore plus ornées que les autres, lorsqu'elles sont en belle étoffe pour grande toilette. En visites officielles, on voit beaucoup de dames en robes courtes. Alors les jupes sont très-ornées; beaucoup de volants et de ruches.

..

Quant aux chapeaux, ils doivent être pareils à la toilette; c'est de rigueur dans une toilette bien entendue. — Exemple : robe de faye gris perle, à traîne, à grand volant plissé, au-dessus duquel est posée une ruche effilée; sur cette traîne, une seconde jupe en crêpe de Chine, de même couleur; corsage et manches ornées de crêpe de Chine; tout le crêpe garni de biais de faye gris perle. Le chapeau était en crêpe de Chine gris perle, avec diadème de fleurs de pommier, entremêlées de touffes de tulle gris; une longue plume grise, à bout rosé, retombe sur les nattes du chignon.

Autre chapeau, allant avec une toilette en faye noire à volants de valencienne; au-dessus des volants, des ruches de tulle noir et valencienne. Le chapeau est en paille noire; une sorte de bavolet en valencienne le termine par derrière : devant, diadème de valencienne et de tulle noir; plumes

noires et roses; brides de faye noire; on les port plus larges que cet hiver.

..

Le crêpe de Chine, et ce qu'on appelle le crépon de Chine, seront très à la mode cet été; le crépon est en 90 centimètres de largeur seulement, tandis que le crêpe de Chine est de 1 mètre 40 centimètres. Cette largeur permet d'employer cette étoffe économiquement avec plus de facilité que si elle était de la largeur du taffetas ou du velours : il faut remarquer aussi que le crêpe de Chine s'emploie surtout en petite jupe de dessus, en ornement, et peu en costume complet.

La jupe est en taffetas vert de printemps, nouvelle nuance fort jolie, et en crépon de Chine : à la jupe, cinq volants, dont le milieu est coupé par des crevés de crépon de même couleur; la deuxième jupe, très-relevée, très-bouffante, est en crêpon vert de printemps, garnie d'une haute frange de soie bouclée, laquelle retombe sur un volant de taffetas; la ceinture, en flots mélangés de taffetas et crépon; une frange aux deux pans, soutenue, comme à la robe, par un volant de taffetas. Chapeau de paille d'Italie, avec un ruché vert tout autour; plume verte et cocarde de velours, brides vertes. L'ombrelle verte, en foulard, à franges et doublée de blanc; le manche d'écaille incrusté à chiffres d'or.

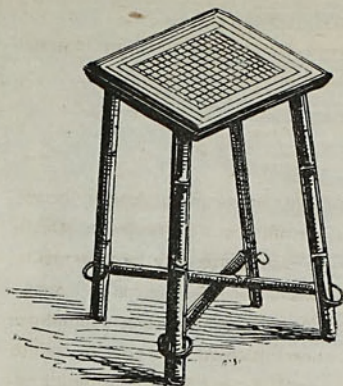
Les foulards et crêpes de Chine sont admirablement beaux à l'*Union des Indes* (1). Il est facile de s'en assurer, d'ailleurs, en demandant à cette maison des échantillons de toutes sortes. Cette complaisance est extrêmement appréciée quand on n'est pas à Paris, et même à Paris, si l'on ne veut pas se déranger. On reçoit de l'*Union des Indes* tous les échantillons en collections séparées, avec le prix et étiquettes. Envoi *franco*, bien entendu.

..

La forme des ombrelles est très-jolie cette année. La grande mode est de les avoir pareilles à la toilette. Cette exigence ne laisse pas d'être très-coûteuse, et la plupart des dames tournent

(1) 38, rue Richelieu.

TRAVAUX

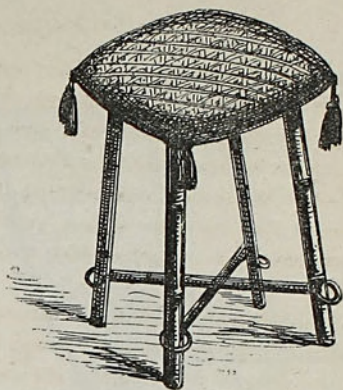


N° 1. CROQUIS DE L'ESCABEAU, EN BAMBOU.

COUSSIN AU CROCHET TUNISIEN CROISÉ POUR POSER SUR
UN ESCABEAU EN BAMBOU.

Ce genre de crochet se fait avec deux nuances de laine, rouge et noir, violet et jaune. Le modèle que nous donnons est ponceau et noir; le ponceau est la couleur dominante. Il faut prendre un crochet tunisien assez gros et faire le point très-lâche. Faites une chaînette de la longueur correspondante à la dimension que vous voulez donner à votre coussin. Cette chaînette doit être faite avec la laine ponceau. Relevez les mailles comme pour le crochet tunisien ordinaire. Arrivée au bout de la chaînette, cassez la laine et attachez la laine noire, rabattez avec cette laine toutes les mailles qui sont sur le crochet. Cassez la laine noire et attachez la laine ponceau. A ce tour commence le dessin formé par les points de crochet que l'on croise afin de former la croix. On peut se rendre compte de ce travail par le dessin n° 15, (grandeur naturelle) qui le représente.

Le tabouret en bambou se trouve chez M. Lelong, bamboutier, 19, rue Saint - Georges. Prix, 12 francs. Le coussin au crochet, chez Mme Larose, 88, rue de la Victoire.



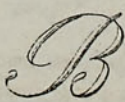
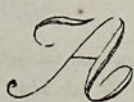
N° 2 CROQUIS DE L'ESCABEAU AVEC LE COUSSIN

Tour croisé. — Relevez la seconde maille comme vous faites pour le crochet tunisien ordinaire. Relevez ensuite la première maille que vous avez passée, passez une maille, relevez la suivante, relevez celle que vous venez de passer, tout le tour se fait ainsi. Une fois toutes les mailles relevées, cassez la laine ponceau et attachez la laine noire, rabattez comme le crochet tunisien ordinaire. Prenez la laine ponceau et recommencez le tour croisé. Il faut faire attention au commencement des tours croisés à contrarier les croix; on se rendra, du reste, facilement compte de la maille qu'il faudra prendre pour cela.

Le carré au crochet terminé, vous faites un coussin en toile que vous remplissez de crin végétal, vous faites en lustrine ponceau une seconde enveloppe; d'un côté vous posez le carré au crochet. Vous cachez la couture par une torsade en laine ponceau et noire. Cousez des glands aux coins. Ce coussin se pose sur l'escabeau en bambou représenté par le croquis n° 1. On le maintient par des rubans noirs cousus en dessous de chaque gland et que l'on noue après les pieds de l'escabeau. Ce genre de siège est fort commode pour la campagne.



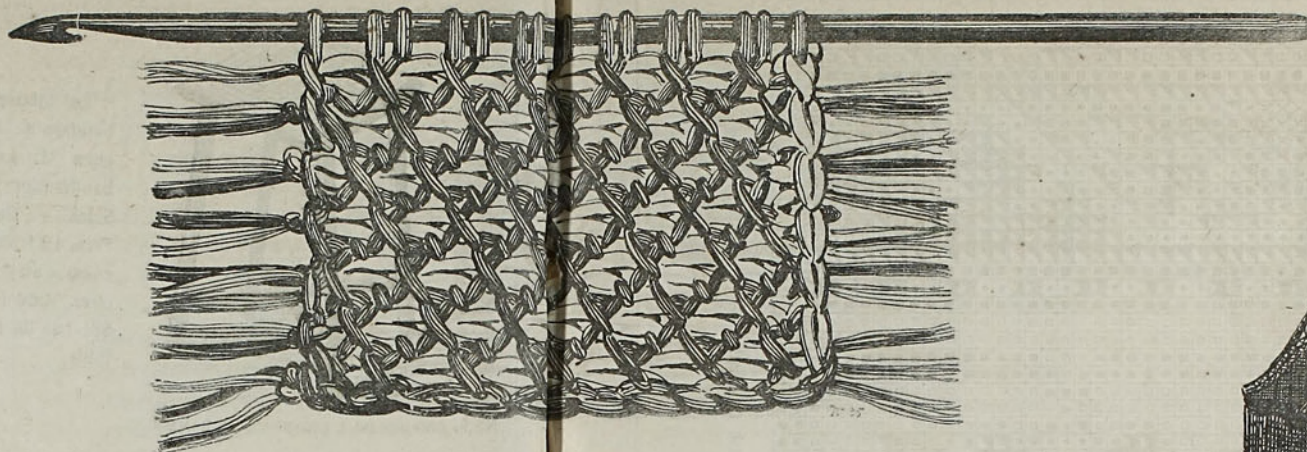
N° 4. FIN DE L'ALPHABET PLUMETIS ET CORDONNET.



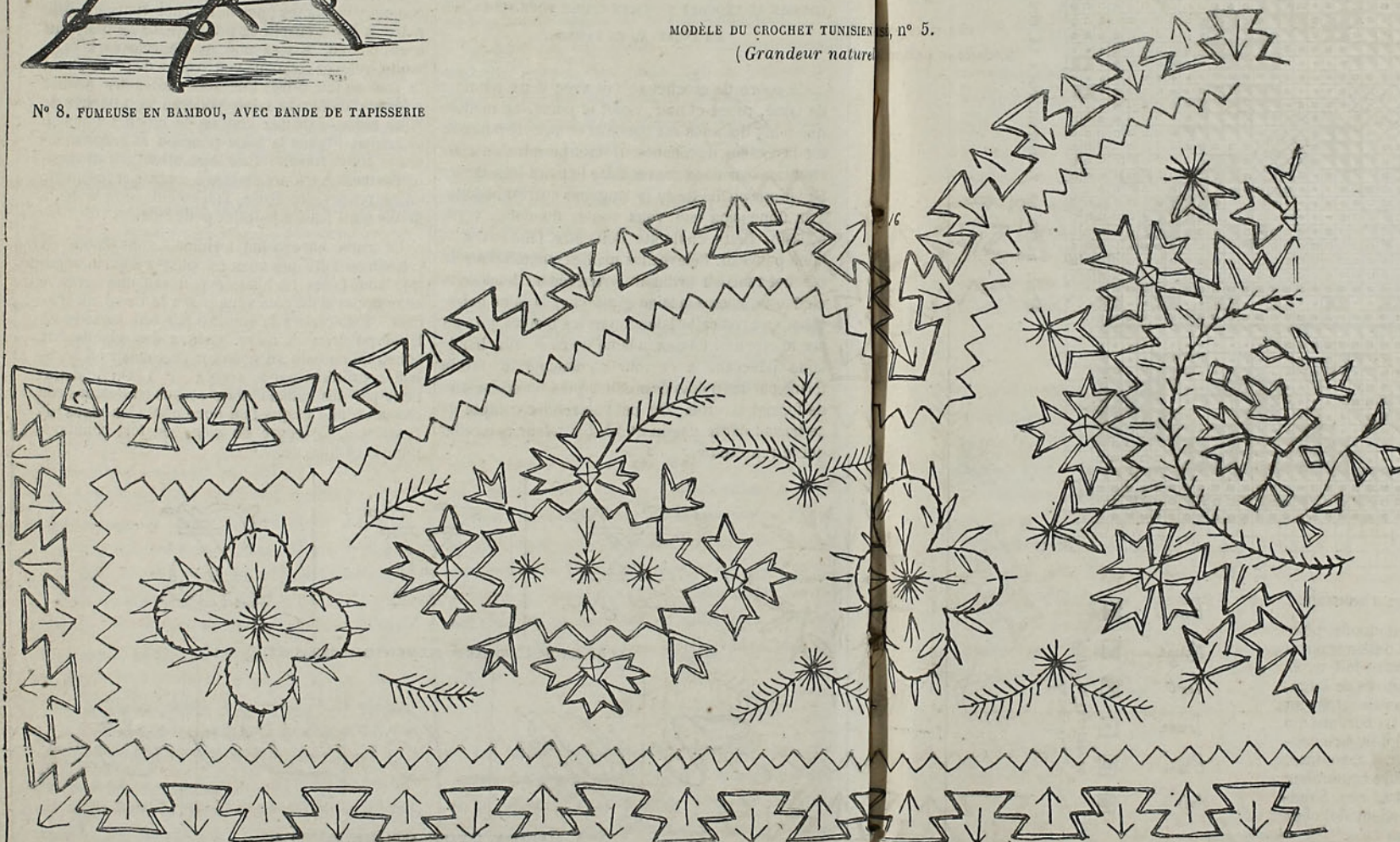
N° 3. ALPHABET, LETTRES ANGLAISES PLUMETIS.



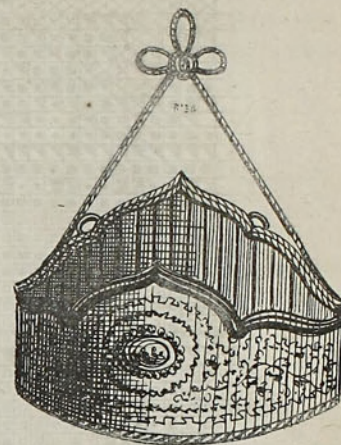
N° 8. FUMEUSE EN BAMBOU, AVEC BANDE DE TAPISSERIE



MODÈLE DU CROCHET TUNISIEN, n° 5.
(Grandeur nature)



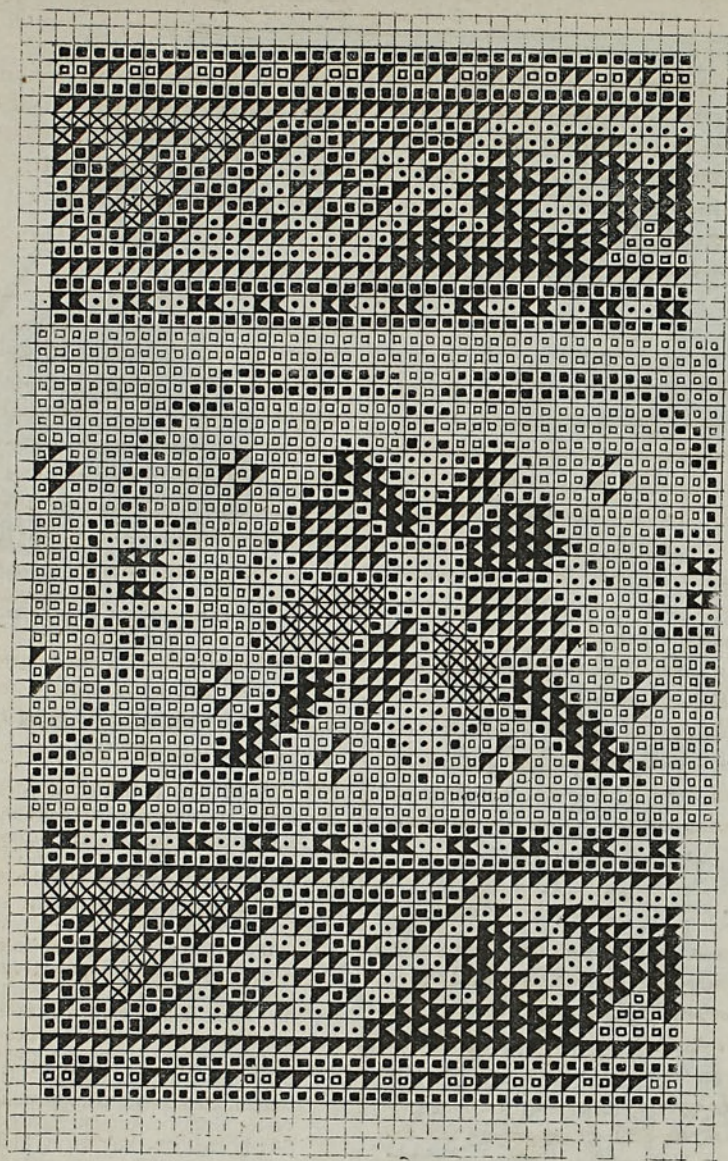
N° 7. MOITIÉ DU VIDE-POCHE. (grandeur naturelle.) MODÈLE DE LA BRODERIE.



N° 6. VIDE-POCHE EN CACHEMIRE BRODÉ.

VIDE-POCHE EN CACHEMIRE BRODÉ EN SOIES DE COULEUR.

Toute cette broderie se fait en points lancés et points russes. Le dessin qui forme encadrement se brode avec de la soie rouge, le rang extérieur plus foncé. Les trois points lancés en soie blanche. Les dents qui surmontent ce dessin en soie verte. La guirlande du milieu en points lancés faits avec de la soie verte, la nervure en soie grenat. Les dents qui se trouvent d'inégale longueur cerise, le rang intérieur rose de Chine. Deux points lancés en fil d'or dans chaque grande dent. Les trèfles qui se trouvent au-dessus des grandes dents, le contour extérieur en soie blanche, l'intérieur en soie violette, le milieu en soie verte; le petit dessin qui sépare chaque trèfle: le contour extérieur en fil d'or, l'intérieur rose de Chine, les points lancés vert moyen. Les deux petits dessins qui se trouvent de chaque côté de la rosace ovale se brodent: tous les enroulements au point de côté en soie bleue, les petits dessins en soie orange. La petite étoile du milieu en soie cerise et fil d'or. Trois points lancés en soie verte. La rosace ovale se brode avec les mêmes points et les mêmes soies que la grande rosace du milieu. Les branchages qui se trouvent entre les rosaces se brodent au point lancé, les épines en soie vert clair, la nervure en soie marron foncé. Modèle de M^{me} Larose, 88, rue de la Victoire.



N° 9. BANDE EN TAPISSERIE POUR LA FUMEUSE EN BAMBOU.

FUMEUSE EN BAMBOU AVEC BANDE DE TAPISSERIE.

La bande de tapisserie que nous donnons, pour monter cette fumeuse, représente un dessin smyrne très-élégant. La bande de canevas doit avoir 80 centimètres de long et 25 centimètres de large, il faudra donc choisir un canevas assez gros afin que le dessin en couvre la largeur. La bordure qui forme encadrement de chaque côté doit être continuée en haut et en bas de la bande. La monture, la cordelière, les glands et la doublure coûteraient 35 francs, chez Mme Lelong, 19, rue Saint-Georges. La bande de tapisserie vient de chez Mme Larose, 88, rue de la Victoire.

Bleu	■	Pour La Tapisserie Legend.
Rouge	■	
Vert	⊗	
Jaune	□	
Blanc	□	
Noir	■	

cette difficulté en ayant une ombrelle écrue, doublée de blanc, pour les toilettes simples, ce qu'on appelle ombrelle anglaise, — et une ombrelle blanche, à longues franges ou à volants, pour les toilettes habillées et la voiture découverte. Il y a encore un joli genre, en taffetas noir doublé de rose ou de violet, avec le manche en ébène.

..

La parfumerie de Guerlain (1) est tellement connue, que nous ne la citons ici que pour rap- peler quelques objets spéciaux de cette maison.

En première ligne, les pâtes d'amandes et les savons dulcifiés : savon à l'amande de Judée — savon au benjoin, cédrat, verveine, — pâte d'amandes en paquet, aux mille fleurs. Je la recom- mande comme ce qu'il y a de plus parfait pour les mains. — Toutes les essences pour le mouchoir; ces essences ont fait, dans le principe, la réputation européenne de Guerlain.

D'abord celle du Jockey-Club, puis la ver- veine, l'ambre, la violette, le bouquet pastourelle. Enfin, le cold-cream et cette eau de cologne de Guerlain, ambrée ou sans ambre, si justement réputé.

..

En ce moment des renseignements à propos de teinture me paraissent bien utiles. Je peux d'autant mieux les donner, que je viens de voir une robe de soie admirablement réussie, et si bien, qu'elle fera un costume de grande toilette, avec du crêpe de Chine que l'on vient d'acheter. La robe a été teinte chez M. Marchal, rue Royale, 15. Elle était gris perle, et le crêpe de Chine est de ce vert nou- veau, que j'aurais cru impossible à rendre en tein- ture aussi parfaitement. J'ai vu cette robe em- ployée avec la deuxième jupe de crépon; c'est vraiment merveilleux!

(1) 15, rue de la Paix.

Chez M. Marchal, on peut également donner toutes les étoffes de meubles, les paletots brodés d'or, les cachemires; la gaze de Chambéry est en- core une étoffe qui réussit très-bien, et supporte le nettoyage admirablement.

..

Je crois aussi d'à-propos, en ce moment de dé- part pour la campagne, de donner quelques ren- seignements sur les ouvrages à l'aiguille.

La tapisserie est toujours en première ligne, mais elle est un peu délaissée, pendant la belle saison, pour les ouvrages plus légers et faciles à emporter à la promenade ou au jardin.

Une des plus grandes maisons pour ce genre de travaux, *Notre-Dame-de-Sion*, rue du Bac, 116, a des modèles de broderies, qui sont très-recher- chés. C'est surtout une broderie nouvelle: le point de tulle et le point renaissance. Ces deux points font des coussins, des cols, des lingeries superbes, des bonnets d'enfants, des robes de baptême. La guipure dentelle également. Il y a encore une nou- velle manière de coudre la soutache, en la fron- çant et lui donnant l'aspect et la forme de fleurs, d'étoiles ou de croissants. La broderie en soutache froncée est extrêmement jolie et très-facile à faire. On comprend comme elle est utile dans une layette, pour longue robe, ou pour paletot.

En tapisserie, j'ai remarqué les plus beaux des- sins et du meilleur goût, entre autres un superbe fauteuil Louis XV, à médaillons sur fond bleu de ciel. N'oublions pas, à propos de tapisserie, la soie de Palestine pour toutes sortes d'ouvrages.

La soie de Palestine a le double avantage de ne pas coûter beaucoup plus que la belle laine de Saxe, et de remplacer la soie plate, qui coûte trois fois plus cher; ajoutons encore que cette soie de Pa- lestine ne se détériore pas comme la laine.

J'oublie de citer le magnifique portefeuille offert au Saint-Père par madame *** et fait à *Notre-Dame-de-Sion*. C'est une merveille de broderie : or sur satin blanc, avec les armoiries pontificales.

EXPLICATION DES GRAVURES

N° 3745.

Toilette de grand raout en satin; la jupe est ornée dans le bas par un volant de tulle illusion double, haut de 40 centimètres, plissé à gros plis; sur ce même volant, un deuxième haut de 35 centimètres, plissé plat; au-dessus de ces deux volants, deux rangs de ruches hautes de 10 centimètres; et au-dessus, une ruche double formant tête. — La tunique en satin, d'une forme toute nouvelle, est carrée derrière et se trouve de chaque côté retenue par des nœuds et des roses de même nuance que la robe avec feuilles mortes; une dentelle de 20 à 25 centimètres se trouve coquillée de chaque côté, et dans chaque coquille, un nœud de satin. — Le corsage est décolleté, carré devant et derrière, avec un plissé tout autour; une dentelle de 6 centimètres le termine.

Seconde toilette. — En faye; jupe ornée dans le bas par une haute ruche plissée contrariée. — Tunique formant tablier devant à pointes plates sur les côtés, et bouffante derrière. — Corsage montant, orné en forme de décolleté carré. — Manches plates avec garniture formant manchettes dans le bas. — La tunique, les manches et le corsage sont garnis d'une frange blanche avec une dentelle de Chantilly noire de même hauteur que la frange, et qui la recouvre entièrement. — Chapeau de crêpe de Chine orné de dentelle de Chantilly et d'une rose demi-ouverte.

N° 3747

Première toilette. — Robe de faye garnie de cinq volants. Au-dessus du dernier, trois petits volants remon-
tants. — Casaque en même étoffe que la robe, ouverte devant, relevée des côtés, et garnie d'une broderie en

soie ronde et de glands de même couleur; un nœud de faye sur le côté; les pans du nœud sont brodés et garnis de glands comme la casaque. — Chapeau en crêpe de Chine avec fleurs; brides de faye étroites et nouées sous le menton.

Deuxième toilette. — Robe en taffetas garnie d'un haut volant, au bout duquel est un bouillonné à deux têtes. Le même bouillonné répété au-dessus du volant. — Seconde jupe plate devant et relevée sur les côtés; la même garniture qu'au volant. — Ceinture à plusieurs coques. — Corsage plat, montant et garni comme la robe. — Chapeau de tulle avec plume et fleurs. — Brides en faye étroites; petit nœud au coin de l'oreille.

N° 3748.

N° 1. Chapeau de ville en crêpe de Chine avec des effilés entourant les barbes; une touffe d'églantines est posée de ce côté, et agrafe une aigrette blanche.

N° 2. Chapeau en paille de riz, bordé de velours noir; un pavot entremêlé de fleurettes est posé en pouff; une écharpe en crêpe de Chine fait mentonnière et se trouve entourée d'effilés à treillage.

N° 3. Chapeau Louis XIV en paille de riz, bordé de velours noir avec écharpe en crêpe de Chine et plumes.

N° 4. Chapeau Fernand en paille de riz avec des coquilles de paille, une écharpe en taffetas retombe en longs pans; une touffe de perce-neige est posée sur le sommet du chapeau.

N° 5. Chapeau Montespán en paille argentée, avec écharpe et plumes de couleur.

A ce numéro sont jointes les gravures 3745, 3747 et 3748, et pour les Abonnées à l'ÉDITION de 20 fr. à Paris, et 24 fr. dans les départements, *édition verte* — deux planches de patrons: la première planche donnant les modèles suivants:

PREMIER CÔTÉ

Corsage basquine.
Jupon tournure.

DEUXIÈME CÔTÉ

Costume de petit garçon de six à huit ans.
Basquine courte } pour petite fille.
Col matelot }

La seconde planche donnant les patrons suivants à pièces indépendantes & pouvant se découper:

Déshabillé avec pèlerine à pointes.



H. Carache

Manteau Marguerite

Henriette

Alice

L'Habit

Joconde

Mante ala Paysanne

Glaneur

Imp. DUPUY Paris.

Frou-Frou

3751

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1

Coiffes et Confections de la Maison DESCHAMPS et C^{ie} Rue de Tivoli, 16, 2.

Modes de la Maison LAURE, Boulevard des Capucines, 11, 1.

S.B. Fuller & Co. 111, 113, 115, London

Bruxelles Deckerbecq Rue du Casar, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100

Amsterdam Deckerbecq, Vysestraat, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100

T
dans
de 4
lant
au-
hau
ble
tout
que
nus
de
côt
cor
pli
mi
2
pa
me
bo
de
fo
m
ch
te
Cl
til

la
ta
d

=